



# DOPAMINE

CULTURE DROGUES ET SOCIÉTÉ

#13

JANVIER 2020

# DOPAMINE #13

JANVIER 2020

DOPAMINE est une revue numérique mensuelle, tout public, dont les articles sont disponibles en continu sur le site. La plupart sont réservés aux abonnés qui reçoivent tous les mois la revue au format PDF. Cette parution s'adresse à tous ceux qui veulent satisfaire leur curiosité et approfondir leurs connaissances, leur regard et réflexion sur la thématique des drogues et addictions, et leurs représentations. DOPAMINE présente, chronique et décrypte un ensemble de références piochées dans l'actualité culturelle : essais, romans, récits de vie, films, séries, vidéos, revues, enquêtes, rapport ou autres documents... Chaque article propose en complément, pour aller plus loin, des liens vers des références récentes ou plus anciennes.

DOPAMINE est une revue publiée par l'Association DROGBOX dirigée par Thibault de Vivies : rédacteur et administrateur du site. S'abonner à la revue permet de soutenir l'association dans son travail de veille, de relais et de rédaction.



**Abonnement individuel** : 15 euros / an (12 numéros)

**Abonnement collectif (structures, associations,...)** :

30 euros (- de 10 salariés) / 45 euros (+ de 10 salariés)

Renseignements et abonnement sur le site [www.revuedopamine.fr](http://www.revuedopamine.fr)

*Photo couverture Numéro #13 : Thibault de Vivies©*

# Sommaire



## **Grasse matinée** (page 05 )

A propos du roman de Clarisse Gorokhoff, publié aux Editions Equateurs  
*Les fillettes*



## **Passion et rédemption** (page 11)

A propos du film de Abel ferarra  
*Bad lieutenant*



## **Dopamine Plus 01** (page 18)

Complément de références dans l'actualité du moment



## **“El Patron“** (page 29)

A propos de l'ouvrage de Jean-François Fogel,  
réédité aux Editions La Manufacture de livres  
*Le Testament de Pablo Escobar*



## **Le chien de Bamako** (page 37)

A propos du film de Daouda Coulibaly  
*Wùlu*



## **Dopamine Plus 02** (page 43)

Complément de références dans l'actualité du moment



**Le retour d'Ulysse** (page 52)  
A propos du film de Sarah Marx  
*K contraire*



**Hors-piste** (page 58)  
A propos de l'ouvrage de Michael Polan, publié aux Editions Quanto  
*Voyage aux confins de l'esprit*



**Dealer en politique** (page 70)  
A propos du documentaire de Frédéric Ploquin et Julien Johan, diffusé sur France 5  
*Les gangsters de la république - La loi de la drogue*



**Cité DOPAMINE #13** (Fiction) page 77



## ÉDITO

Le mois de janvier se termine, alors ayons une pensée pour tous ceux, dont je suis, qui n'ont pas pu, pas réussi ou tout simplement pas souhaité s'abstenir de boire de l'alcool. Ils restent plus nombreux que ceux qui ont atteint leur objectif, à savoir ne pas boire une seule goutte d'alcool pendant les trente et un jours que compte le mois de janvier, car oui, chaque jour compte quand il s'agit d'abstinence... Bien entendu, félicitons ces non-buveurs du mois et fêtons simplement cette réussite en remplaçant le champagne dans les coupes, la bière dans les chopes, le whisky dans ses verres à whisky, par un jus de fruit. Une stratégie d'abstinence peut commencer par là, essayer d'embobiner son cerveau en lui faisant croire que l'on va agiter ses neurones juste en lui présentant un contenant qu'il associera inévitablement à l'alcool... J'entends d'ici les alcooliers crier au sacrilège. Ils sont souvent friands de grands et gros mots pour tenter de culpabiliser celles et ceux qui lancent des campagnes encourageant les buveurs, quel que soit leur niveau de consommation, à simplement s'arrêter un temps pour faire le point sur leurs usages. Un mois d'abstinence c'est peu, mais beaucoup en même temps. Tout dépend de chacun évidemment. Ce qui inquiète les alcooliers, ce n'est pas tant que quelques dizaines de milliers de personnes ne touchent pas à la bouteille pendant trente et un jour, mais surtout qu'ils décident par la suite de mettre un holà à leur consommation. Il y a, Messieurs les alcooliers qui, je le sais bien, ne me liront pas, aussi peu de raison de culpabiliser les professionnels de la prévention quand ils lancent le "dry january" que de culpabiliser le commun des mortels qui ne boit jamais, quelle qu'en soit la raison : sanitaire, religieuse, gustative, éthique, ou envie... A bon entendeur *salute!*

Thibault de Vivies

(Image d'illustration : Image par Reimund Bertrams de Pixabay ©)

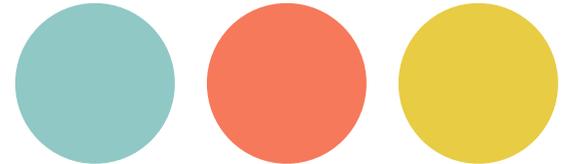


**GRASSE  
MATINÉE**

ROMAN  
(ACTUALITÉS)



*La parution, aux Editions Equateurs, de ce roman de Clarisse Gorokhoff, Les fillettes, est l'occasion d'aller jeter un oeil indiscret à l'usage quotidien de sédatifs d'une mère de trois fillettes qui ne trouve plus la force de se mobiliser pour agir... Sans qu'il soit besoin de trouver de bonnes raisons de culpabiliser une jeune femme qui ne le mérite pas, observons ce qu'elle vit et ce que vit son entourage familial...*



Ce matin, comme beaucoup d'autres avant celui-là, Rebecca ne se lèvera pas, du moins pas tout de suite, pas en tout cas pour préparer ses filles et les accompagner à l'école ou à la crèche, pas pour soulager son mari dans ces tâches familiales du quotidien que la jeune femme de trente-trois ans n'arrive plus à assumer... Elle reste au fond du lit et attend que ça passe. Elle s'est anesthésiée pour ne pas penser, pour ne pas agir, mais sans vraiment profiter de cette grasse matinée car elle s'impose à elle sans que la volonté ait à voir là-dedans. Tant pis! On restera clouée au fond du lit, le cerveau endormi par l'alcool ou les opiacés. Si Rebecca ne se lève pas ce jour-là c'est qu'elle n'en a pas la force, dans l'immédiat du moins...



**Les fillettes**

Un roman de Clarisse Gorokhoff  
Editions Equateurs,  
septembre 2019  
180 pages, 18 euros

Les consommations de cette jeune mère de famille ne datent pas d'hier. Enfant déjà, fille d'un médecin et d'une pharmacienne, elle avait développé une passion pour les pastilles et les sirops. Le Vidal, la bible du médicament, était son livre de chevet à l'âge de douze ans. Elle finit à quatorze ans par s'essayer en cachette à réaliser des mixtures médicamenteuses qu'elle expérimente elle-même comme l'ont fait beaucoup de chimistes il y a quelques décennies pour tester sur eux-mêmes les vertus et dangers de leur potion magique. A seize ans il a fallu augmenter les dosages et la place que ces amis particuliers prenaient dans sa vie. La chimie a ses secrets que Rebecca a su garder en mémoire, bien installés dans un cerveau d'enfant, puis d'adolescente et de jeune adulte. Le sillon a été creusé il y a si longtemps qu'il est devenu ornière et qu'il est difficile alors désormais de s'en extraire...



### Extrait p.23

« Un jour, elle ira bien. Ce n'est pas une intuition. C'est une décision. La femme pour laquelle il éprouve ce drôle de sentiment - capiteux mais merveilleux - ne sera plus hantée. Un jour, la vie lui paraîtra aussi plausible qu'aux autres. Et légère. C'est le défi qu'il s'est promis de relever. »

Cette journée d'un récit à visions multiples commence inévitablement un matin au réveil et au lever pour les membres de cette petite famille qui doivent ouvrir les yeux, s'extirper de leur lit et affronter ce qui les attend, aujourd'hui comme les autres jours de la semaine, à savoir quelques heures d'occupation hors de la maison car c'est bien là que ça vit aussi. Qu'elle le veuille ou non, Rebecca, son mari Anton, ses fillettes Ninon, Laurette et Justine sont en prise directe avec le monde qui les entoure. Les jours se suivent et se ressemblent et pas question d'échapper à cette routine, à ces rituels qui constituent le cadre qui rassurent les enfants... Rebecca doit alors s'appuyer beaucoup sur Anton mais aussi sur sa soeur ou sa belle-mère. Cette dernière vient régulièrement donner un coup de main, mais Rebecca la souhaiterait moins présente pour qu'elle ne lui fasse pas ressentir son incapacité à s'occuper de ses filles. La jeune mère s'appuie aussi un peu, un peu trop, sur Justine, sa fille aînée, à peine six ans et déjà un mètre dix de répondant. Elle peut faire les courses toute seule, pour aider sa maman, mais elle peut aussi voler dans les magasins, même si on ne lui demande pas d'aller aussi loin. Les deux autres fillettes, de quatre et un an, ont aussi leur mot à dire mais sont bien moins autonomes et réalisent peu la situation de leur mère, ou alors elles ne se posent pas autant de questions que leur soeur aînée...

Tout pourrait être bien plus simple, certes, et Anton y croit. Un jour c'est sûr et archi sûr, tout sera plus facile, Rebecca ira bien mieux. C'est la décision qu'il a prise, et pas seulement l'espoir d'un mari compatissant mais impatient. Il fera tout pour que sa femme se sorte de ce mauvais pas, comme elle a su le faire par le passé. En attendant, il gère comme on dit, au mieux, sans reproche ni culpabilisation malvenue, ou alors si, un peu tout de même, car difficile d'y résister et de toujours prendre sur soi. Il s'exprime alors à coup de « *Tu pourrais te lever, et préparer le petit-déjeuner des filles, pour une fois* » ou « *Ca te bousille l'organisme. Ca fait peur aux filles.* ». Il aimerait pouvoir compter sur un renfort sûrement le bienvenu... Si Rebecca avait un travail, un "vrai", pense-t-elle, alors le lever serait une évidence, et elle apporterait sa pierre à



### Extrait p.35

« Mais trois fillettes peuvent-elles sauver une femme ? Avec des cris, des rires, des larmes, peut-on pulvériser les démons d'une mère ? Oui, Anton a voulu ces enfants dans le fond. Sans se l'avouer, il espérait secrètement qu'enfanter pourrait réparer Rebecca. En créant la mère, ne pourrait-on pas sauver la femme ? »

l'édifice de cette société des gens "normaux". Mais personne ne l'attend au travail, ni aujourd'hui ni demain, car son job à elle, ou plutôt son activité, c'est l'écriture, épisodique certes, mais de celle qui te confine chez toi en mode introspection. Ce n'est pas la réalité qui l'attend au réveil mais des mots, des histoires couchés sur l'ordinateur, des autofictions qui ont l'allure de ce que vit et éprouve Rebecca et dont on nous propose quelques extraits disséminés dans le récit...

Il y eut tout de même des années de répit où Rebecca était "clean", comme on entend souvent, terme employé pour tenter de représenter ce que pourrait être un organisme débarrassé, nettoyé de toutes substances "toxiques". Entre la première grossesse, avant l'arrivée de Justine l'aînée, et la naissance de la dernière, Ninon, Rebecca n'avait plus rien pris. Anton avait bien cru à ce moment-là que son souhait d'une maternité salvatrice avait été exaucé... Anton avait rencontré sa future femme dans la salle d'attente d'une addictologue qui suivait la jeune fille depuis l'âge de dix-sept ans. Cette addictologue se trouvait être sa mère. Il était surpris qu'une jeune femme aussi belle et rayonnante puisse faire appel à une spécialiste des addictions. Il était tombé amoureux d'une "droguée" qui ne véhiculait en rien l'image d'une "droguée", si tenter que cette image puisse être clairement définie. Alors tous les espoirs étaient permis. Anton pouvait foncer... Malheureusement, à la naissance de leur troisième fille, l'alcool et les opiacés s'étaient rappelés aux bons et mauvais souvenirs de Rebecca qui avait alors replongé sous sa couette, couette dont il était désormais difficile de la déloger autrement qu'en l'obligeant peut-être à devoir s'alimenter en substances pour lesquelles le manque était devenu récurrent au fil du parcours d'usage...

Aujourd'hui encore, au lever, tardif, il faut lutter contre ce manque. Ca veut dire tout faire pour résister à l'appel de l'usage qui le soulagerait, ne pas y succomber. Alors on s'agite, on gesticule, pour tenir à distance la sensation de violence de ce qui nous entoure. Rebecca avoue que même les usages de psychotropes ne brouillent qu'un court instant une réalité à laquelle elle veut échapper. Le sommeil, lui, raccourcit la journée... Les psychotropes de prédilection de Rebecca sont l'alcool et le Né-



### Extrait p.47

« Pour moi, les jeux sont faits. plus aucune illusion. Même la drogue, du reste, ne m'en procure plus la moindre. Désormais, quand je me défonce (que je hais ce mot !) c'est pour brouiller quelques minutes, quelques secondes, la vision implacable des choses. C'est pour repousser le froid, éloigner la brûlure, atténuer les sensations... Tenir la violence de ce qui m'entoure à distance. La réalité m'esquinte - de l'intérieur et sous la peau. »

Codion, et quand elle est sous effet, Anton est démuni, soit pendant la montée d'euphorie dont il ne sait pas estimer l'ampleur et qu'il ne peut contenir, soit pendant la descente qui laisse place à une mélancolie extrême... Encore aujourd'hui Anton ne comprend pas comment tout ça est possible. Et pourtant sa femme avait réussi à arrêter. Et pourtant sa femme est brillante. Et pourtant sa femme est appréciée de tous. Et pourtant sa femme est mère de trois superbes fillettes. Alors comment peut-elle même imaginer mourir ?... Le Néo-Codion n'a pas débarqué dans sa vie par hasard, mais suite à un usage d'héroïne de deux ans, usage qui a invité Rebecca à faire un séjour hospitalier d'accompagnement au sevrage. Aujourd'hui, les comprimés ont chassé l'héroïne et sont ses nouveaux héros. Elle a besoin d'eux, même si elle aimerait les chasser de sa vie. Elle use du sédatif codéiné à des doses variables en fonction de ce qu'elle a à vivre ou à oublier de vivre, de l'humeur et de l'inspiration du moment... On improvise, à défaut de pouvoir vraiment contrôler une nécessité qui nous échappe...

Et pendant que Rebecca tente de lutter contre l'envie d'aller se fournir en tablettes de son opiacé de choix, les fillettes occupent leur journée d'école. La plus petite est à la crèche en toute innocence, la seconde en classe maternelle à subir les sarcasmes de certaines de ses camarades de classe qui affirment que sa maman, « *mangeuse de drogues, est vraiment bizarre* », et l'aînée fait l'école buissonnière car, encore une fois, elle a été déposée par son père trop tard, et elle ne veut pas, encore une fois, subir les foudres de la maîtresse. Comme sa maman, ce sera un jour off pour elle aujourd'hui. En balade dans la ville elle ne saura pas quoi faire, comme sa maman. Et quand la faim fera son apparition, il faudra, comme sa maman, lutter contre le manque, ou alors voler, comme elle sait si bien le faire sans se faire prendre, ou presque... Pour Rebecca, la note à la pharmacie s'élève à chaque fois qu'elle "quémande" avec succès ses boîtes de Néo-Codion en promettant de régler plus tard, ce qu'elle ne fait pas et que le pharmacien pourrait donc facilement assimiler à du vol... Aujourd'hui encore elle ne résistera pas et sortira se fournir en comprimés opiacés. L'alcool n'aura pas suffi à anesthésier son cerveau...



### Extrait p.47

« Je veux que mes fillettes ne soient jamais attirées, comme je le suis, par ce qui érode la conscience et détruit le corps. A trop plonger dans les dérivatifs, à trop flirter avec la démence, à trop rôder parmi les vices... A boire, fumer, mentir... A se défoncer jusqu'à ne plus se sentir. A tenter de massacrer les causes d'un supplice inconnu - pour finalement, ne massacrer que soi. Il faut demeurer enfant. Et déguerpir. Que mes fillettes soient ! A jamais et pour toujours. »

C'est la tante qui ramènera tout ce beau petit monde à la maison, mais Rebecca sera à leur arrivée d'humeur disponible et joueuse... Cette journée est finalement différente de toutes les autres et en même temps la même puisque les protagonistes ne changeront pas du jour au lendemain. Il faudra faire avec... Jusqu'à ce jour de Juillet 1995 où Maman va mourir, une première fois en quelque sorte, suite à une crise d'épilepsie qui la plongera dans le coma, puis pour de bon quelques mois plus tard. Maman s'est endormie une bonne fois pour toutes et ne nous fera plus danser après l'école ou ne fera plus sauter des crêpes... Les usages compulsifs, suivis de sevrages radicaux, auront eu raison de l'organisme de cette jeune femme dont on nous a raconté le parcours et que l'on aura suivi toute une journée pour tenter de saisir les contours de ses usages... Anton, son mari aimant, n'aura cessé d'essayer de trouver des explications, impossibles à lui fournir. Accompagner au mieux un proche, ce n'est pas forcément vouloir tout comprendre pour tenter de mieux maîtriser les enjeux de l'usage, mais simplement être là avec bienveillance, sans compassion excessive et tentatives de contrôle ou de sauvetage souvent malvenues...

## Mais aussi



### *Maman ne me laisse pas m'endormir*

**Un récit de Juliette Boudre**

*Editions de l'Observatoire, 2018*

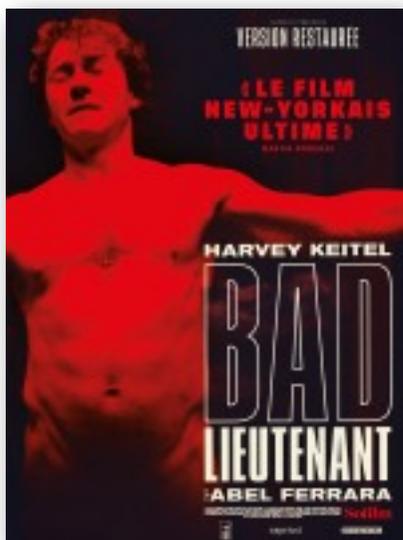
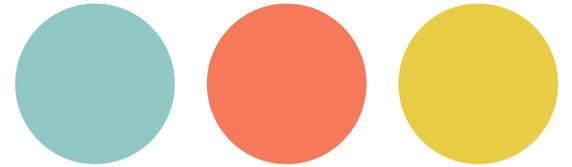
Le combat d'une mère pour tenter d'éviter à son fils Joseph, usager d'opiacés et de benzodiazépines, une surdose qui lui serait un jour fatale...



**PASSION  
ET  
RÉDEMPTION**  
CINÉMA  
(FLASH-BACK)



*La reprise en salle du film d'Abel Ferrara, Bad Lieutenant, nous donne l'occasion de revenir sur cette oeuvre cinématographique qui va chercher du côté obscur de la force policière incarnée ici par un flic déboussolé, usager à ses heures perdues pour faire passer le mauvais goût de la compromission dans la bouche...*



### **Bad Lieutenant**

Un film de Abel Ferrara  
1ère sortie en France :  
Mars 1993  
Reprise : janvier 2020  
Distribution : Harvey Keitel,  
Frankie Thorn, Victor Argo,...  
Durée : 1h38 mns

Qui sauvera le “bad lieutenant“ ? Peut-être une sordide histoire de viol et le pardon que la victime accorde à ses bourreaux. Ce Bad Lieutenant, qui ne sera jamais nommé, essaiera pourtant de convaincre cette nonne, agressée sexuellement sur l'autel d'une église profanée, de dénoncer les deux jeunes hommes qui ont perforé son hymen avec un crucifix, et qu'elle connaît car ce sont des jeunes du quartier. Mais le pardon de cette religieuse est plus fort que la colère d'un flic qui aimerait tant que ce pardon lui soit accordé à lui aussi pour tout le mal qu'il a fait et qu'il fait encore. Et il n'épargne personne... Pendant ce temps de vie, les quelques jours que cette oeuvre cinématographique lui accorde, le Bad Lieutenant, comme nous continuerons à l'appeler faute de nom à lui attribuer, ira chercher au fond de la noirceur de son âme pour mettre en action tous les possibles d'un flic ripou, et ce sans qu'aucune limite ne soit posée... Allez savoir comment on en est arrivé là. On n'en saura pas plus sur son parcours avant ça, juste son statut familial : une femme et quatre enfants, deux garçons et deux filles, suffisamment jeunes encore pour qu'il faille les conduire à l'école le matin. Pas plus de contact entre le père et sa progéniture que les quelques mots criés à l'encontre de ses deux fils aînés qui se sont mis en retard pour ne pas avoir osé dire à leur tante qu'elle ne devait pas monopoliser la salle de bains. Ces deux petits gars n'ont pas eu les couilles de réagir, et il saura leur apprendre. Mais quel exemple peut bien donner ce père à ses enfants ? Celui d'un policier corrompu qui se noie dans l'alcool ou autres psychotropes pour oublier bien entendu qu'il est loin d'être exemplaire ?...



### Extrait

« - Donne-moi un truc qui arrache !

- Ca va te tuer cette merde.

- Non mais t'es quoi toi ? Assistante sociale ? T'es un dealer non ? Alors deale ta marchandise. C'est comme ça que tu fais ton business ? »

Bad Lieutenant à son intermédiaire dealer à qui il demande de revendre sa cocaïne saisie.

Mais attention aux raccourcis. N'allons pas imaginer à la va-vite que c'est sa consommation de drogues, légales ou pas, qui est à l'origine de ses comportements et compromissions, et qui entrerait alors dans le camp de ces actes répréhensibles à mettre à l'actif d'un flic véreux. On sait bien que beaucoup de films vont chercher de ce côté-ci des usages ou du trafic pour l'associer au soufre dégagé par certains personnages ou certains comportements. Cela semble inévitable parfois malheureusement, mais attention aux amalgames et aux représentations surfaites qui collent une image nécessairement sulfureuse ou diabolique à tout usage... Ici les consommations d'alcool, ingéré, de cocaïne, sniffée, de crack, fumé et d'héroïne, inhalée et injectée, complètent certes un tableau noir déjà bien rempli, mais ce sont surtout les contextes de consommation qui sont sordides. Il y a par exemple cette pipe à crack allumée vite fait dans la cage d'escalier sombre d'un immeuble de quartier déshérité après que le Bad Lieutenant ait livré à un dealer un gros pochon de cocaïne en poudre saisie lors d'une affaire, et qu'il est censé revendre pour son compte. Il y a aussi ce sniff de cocaïne au volant de sa voiture tout en conduisant et après avoir déposé ses enfants à l'école. Il y a encore cette chasse au dragon et cette injection dans un coin de cuisine à la lumière blafarde avec une femme au visage tout aussi blafard qui accompagne le policier dans ses trips chimiques... On saisit assez vite qu'il s'agit pour ce Bad Lieutenant de simplement s'anesthésier ou alors se réveiller et se booster. L'entre-deux est rarement de la partie pendant cette heure et demi qui défile comme un long cauchemar pour presque tous ceux que l'on croise. Personne ne s'en sortira indemne, ou presque...

Si les usages de psychotropes font partie du quotidien de notre flic à l'humeur mal pendue, et qu'ils ne semblent pas connaître de modération, le noeud des addictions, et les problèmes qui y sont associés, semblent surtout se situer dans la pratique à répétition de paris sportifs qui couleront, eux, le policier. Ces paris sont devenus ses seules préoccupations de la journée. Deux jeunes femmes assassinées dans leur voiture, ou un braqueur de coffre automobile, ne l'intéressent pas. Les états d'âme d'un homme



### Extrait

« Attends, vas-y mollo...  
Ben dis donc c'est pas des  
lignes que tu te fais, c'est des  
rails. Attends, j'en remets.  
T'y vas pas par le dos  
de la cuillère. »

Un dealer de cocaïne,  
à Bad Lieutenant, dans les  
toilettes d'une boîte de nuit.

souvent en rogne - pendant les quatre ou cinq jours où on le voit évoluer dans les rues d'un New York des années 90 qui véhicule une image assez austère mais si cinématographique - dépendent des résultats de matchs de baseball, ces matchs qui clôturent une saison et voient en l'occurrence s'affronter en finale l'équipe des Mets de New York et celle des Dodgers de Los Angeles. Quand le film commence, les Dodgers mènent trois victoires à zéro, et le Bad Lieutenant parie donc, lui, jour après jour, même s'il invite ses collègues à faire l'inverse, sur une victoire finale de ces Dodgers. Malheureusement pour lui les Mets rattraperont leur retard de trois défaites, ce qui ne s'est jamais vu, et remporteront même le championnat avec une dernière victoire. Pas de chance, ou alors un mauvais karma pour ceux qui y croient. Le parieur invétéré a parié beaucoup à chaque fois, doublant sa mise à chaque nouveau pari perdu, et se mettant alors en danger face à un bookmaker qui ne rigole plus et qui lui fera payer physiquement l'addition... Le bad cop est acculé tous les jours un peu plus et soulage son désespoir ou sa mauvaise conscience dans ses usages d'alcool et stupéfiants et dans une agressivité exacerbée...

Ses abus de pouvoir, financièrement ou sexuellement intéressés, sont son lot quotidien mais se manifestent parfois bien honteusement. Récupérer ses pertes passe par exemple par la confiscation du montant de la caisse que deux jeunes délinquants ont braqué (ils seront relâchés par la suite), ou alors aussi dans la revente d'une quantité de poudre suffisante pour amasser 30 000 dollars, et surtout enfin dans la quête de la récompense de 50 000 dollars offerte par la paroisse à quiconque mettra la main sur les deux violeurs de la religieuse, mais aussi profanateurs du lieu de culte... Et c'est donc sur cette affaire que se concentrera toute l'énergie qui reste à notre Bad Lieutenant et qui le tiendra éveillé tout du long. Il n'obtiendra aucun nom de la victime qui pardonne à ses agresseurs par charité chrétienne malgré les arguments d'un policier désespéré qui tente de la culpabiliser en mettant en avant le fait qu'une dénonciation serait utile à de potentielles victimes à venir en débarrassant la société de ces deux criminels qui courent encore. Si au moins cette bonne soeur avait la possibilité de pardonner au Bad Lieutenant par la même occasion. Mais encore



## Extrait

« Parle, mais parle donc. Espèce d'enfoiré, tu restes planté là et c'est à moi de tout faire. Où t'étais ? Où, t'étais bordel ? Où t'étais nom de Dieu. Je te demande pardon, Oh pardon, Oh pardon. J'ai fait tellement de trucs moches. Je suis désolé. J'ai essayé. J'ai essayé de bien faire mais je suis trop faible! Trop faible. J'ai besoin de ton aide ! Aide-moi! Aide-moi! Pardonne-moi, pardonne-moi. Je t'en prie, pardonne moi. Pardonne-moi mon père. »

**Bad Lieutenant au Christ qui apparaît devant lui.**

faudrait-il qu'il se confie à elle. La confession se fera, certes, mais pas à cette femme d'église, et un jour de défonce et d'hallucinations. En visite sur les lieux du viol, Bad Lieutenant a la vision d'un Christ descendu de la croix et se tenant debout dans la nef, Christ visiblement un peu triste ou désespéré et vers lequel le policier rampe en implorant un pardon pour toutes ses mauvaises actions, pardon qu'il n'obtiendra pas, du moins pas ouvertement...

Mais ici, c'est quand la vision s'éteint que le miracle se produit. La personne qui se tenait debout devant lui et vers laquelle le Bad Lieutenant rampait n'est autre qu'une vieille dame qui tient dans la main un calice, celui volé dans l'église suite au viol, et trouvé dans le magasin de son mari après que les deux jeunes du quartier lui aient vendu. Il suffit alors pour le policier de remonter à la source pour retrouver les deux coupables de l'agression sexuelle de la religieuse, et mettre la main dessus. L'occasion pour ce Bad Lieutenant de racheter ses fautes, pense-t-il... Il ira déloger dans leur squat, et menotter, les deux gars un peu déboussolés par un flic qui tire avec eux quelques lattes sur la pipe à crack pendant la fin du match de baseball qui voit les Mets victorieux. Le policier les conduit alors à une gare routière en les invitant à fuir une ville où plus rien de bon ne les y attend. Surpris, et même assommés, par cette remise en liberté, ils acceptent bien sûr la proposition d'un flic en pleurs et empochent en complément 30 000 dollars. Cette somme provient de la vente de cocaïne confiée à son ami dealer au tout début du film. Notre Bad Lieutenant aurait sûrement eu besoin pourtant de ce montant, et de celui de la récompense de 50 000 dollars proposée à la livraison des deux coupables, pour tenter de faire patienter un peu plus encore le bookmaker à qui il doit désormais 120 000 dollars, une somme due qui résonne comme une peine de mort...

*Bad Lieutenant* est l'histoire d'un homme en colère, fatigué, asphyxié même, qui n'arrivera pas à endormir totalement sa conscience, ce qui le rendra fou. Et si les usages accompagnent son parcours de quelques jours, même si l'on sait bien qu'ils ne datent pas d'hier, c'est peut-être pour mieux rendre supportable



### Extrait

« Les vampires ont de la chance : ils se nourrissent du sang des autres : nous il faut se manger soi-même : se manger les jambes pour avoir la force de marcher ; il faut décharger pour se recharger ; il faut se sucer à fond se manger jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de nous, sauf la faim. Donner encore donner. Dingue. Si on ne donne pas, rien n'a de sens. Jésus l'a assez répété. »  
Zoé, le jeune femme chez qui le Bad Lieutenant va consommer de l'héroïne

ses remords, tout en les exacerbant. La consommation comme mode de soulagement d'une mauvaise conscience qui pèse un âne mort... Mais ce sont les conséquences d'une pratique en continu de paris sportifs qui mèneront notre anti-héros à sa perte, et tout l'environnement n'est finalement qu'une toile de fond visiblement bien encombrante... Le Bad lieutenant passera cette heure et demie de vie à l'écran à éructer, pousser des râles, gémir, tituber, sangloter ou même se masturber publiquement, sans réussir finalement à exprimer verbalement son désarroi...

Si ce film sonne aussi juste et vrai, la force de la fiction étant bel et bien présente, c'est que réalisateur et acteurs se sont investis pleinement dans cette histoire inspirée très directement d'un fait divers survenu au début des années 80 à New York, et impliquant également une religieuse très violemment agressée sexuellement et torturée... Pour adapter au cinéma ce fait divers et y ajouter ce personnage central de flic corrompu et des usages de drogues récurrents, Abel Ferrara a fait appel à son amie scénariste, Zoë Lund, figure de l'underground et de la contre-culture, elle-même usagère de drogues par voie intraveineuse (Elle meurt d'une overdose en 1999 à l'âge de 37 ans.). Elle joue le rôle de la dealeuse et/ou amie ou maîtresse du Bad Lieutenant, lui fait chasser le dragon ou lui injecte de l'héroïne... Il est dit que, pour plus de réalisme, tous les usages de drogues dans le film sont réels, et il faut savoir qu'à sa sortie en salle aux Etats-Unis en novembre 1992 et en France en 1993, le film a été interdit aux mineurs, en partie en raison de la scène de shoot filmée en direct sans rien cacher et sans ellipse. En Irlande, le film a même été interdit à la distribution par le comité de censure pour cette même raison. Cette scène d'injection comporte pourtant, peut-être parce qu'elle est réalisée par une vraie usagère, des gestes de réduction des risques importants à montrer, comme l'application d'un tampon alcoolisé sur la zone d'injection et la pose d'un coton sec après injection. Au début des années 90, et c'est sûrement encore le cas de nos jours, les comités de visionnage étaient sûrement loin d'avoir idée de ce qu'était la réduction des risques... La réalité d'une injection, faite dans les règles de l'art, même s'il arrive



qu'elle bouscule des âmes sensibles, peut, dans sa présentation crue, être un très bon vecteur de prévention. Quand la fiction titille trop la réalité sans l'annoncer, elle déstabilise parfois les spectateurs et les senseurs...

Pour revenir à ce désir d'Abel Ferrara de "faire vrai", comme on dit, il faut savoir que pour avoir des réactions spontanées à la brutalité des actions montrées, beaucoup de prises de vue ont été faites dans les rues sans faire appel à des figurants mais bien aux passants qui passaient, eux-mêmes peut-être tout aussi usagers de drogues que notre Bad Lieutenant, et tout aussi en quête de rédemption pour des actes passés ou présents qui ne passent pas...

## Mais aussi



### ***Bad Lieutenant***

### ***Escalade à la Nouvelle-Orléans***

*Un film de Werner Herzog, 2010*

Le remake, très librement inspiré, du film de Ferrara... Ici c'est non seulement un usage massif de stupéfiants que fait le bad Lieutenant, mais aussi celui d'opioïdes prescrits par son médecin pour son mal de dos...



**DOPAMINE  
PLUS  
1/2**



Cette rubrique propose un complément de références dans l'actualité du moment : presse, documents professionnels, revues, autres...



## [Vienne 2019 : un système international de contrôle des drogues sous tension](#)

*Drogues, enjeux internationaux N° 12 (novembre 2019)*  
Document publié par l'Observatoire Français des Drogues et Toxicomanie (OFDT)

Cette parution d'une dizaine de pages tente de retracer les grandes lignes et les enjeux des débats qui ont animé, en mars 2019 à Vienne, la 62ème session régulière de la commission des stupéfiants (commission qui se réunit chaque année) ainsi que le "segment ministériel" spécial en charge de faire le bilan de ces dix dernières années concernant la lutte contre le *problème mondial de la drogue*. En 2009 l'objectif affirmé par la communauté internationale était « *d'éliminer ou réduire significativement et de façon mesurable* » l'offre et la demande illicite de stupéfiants. Force est de constater que dix ans plus tard, les objectifs n'ont pas été atteints. En 2016, sur demande conjointe de chefs d'état latino-américains qui remettaient en cause le cadre répressif et les objectifs irréalistes de 2009, une session extraordinaire de l'Assemblée Générale des Nations Unies s'était réunie pour dégager au final un consensus autour d'orientations tenant compte de la nécessité de respect des droits humains et d'objectif de santé publique. Mais pas plus... A Vienne, en mars dernier, les mêmes orientations ont été réaffirmées, mais aucune avancée n'a été constatée concernant la législation qui tient, elle, fermement la barre de la prohibition, l'OICS (L'Organe international de contrôle des stupéfiants garant des conventions internationales) restant réfractaire à toute forme d'assouplissement, et ce malgré les



évolutions récentes et recommandations par exemple de l’OMS concernant une nouvelle classification du cannabis... La “prévention” et la “réduction des risques” sont des notions et des valeurs qui n’ont pas cours dans certains pays, ce qui met en évidence une fracture évidente entre les pays progressistes et ceux qui campent sur des principes de tolérance zéro, moralisent les débats et maintiennent une politique des drogues qui tend vers plus de répression encore... Gageons que l’avenir sera, comme c’est déjà en grande partie le cas, à l’autonomie et l’indépendance de plus en plus affirmée des états quant aux politiques à adopter sur leur territoire. Le statu quo, au niveau international du moins, semble pouvoir perdurer longtemps tant que des pays comme la Russie, la Chine ou l’Inde par exemple prôneront le tout répressif. Les conventions internationales de 1961, 1971 et 1988 sont malheureusement loin d’être remises en cause mais perdent, avec les décennies qui passent, toute légitimité. Le risque est alors que, chacun faisant bien ce qu’il veut dans son coin, plus aucun contrôle dans un sens comme dans l’autre ne soit opéré par des instances onusiennes dont la crédibilité s’amenuise avec le temps...



### *Usagers, marchés et substances : évolutions récentes (2018-2019)*

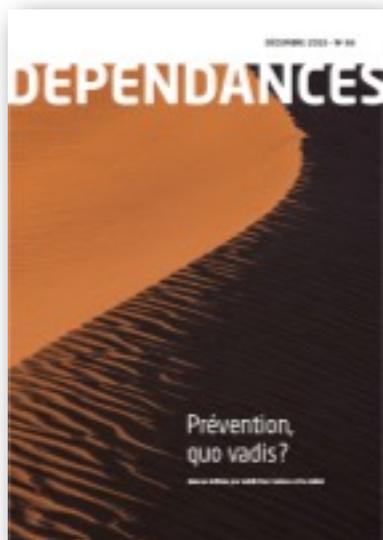
*Tendances N° 136 (décembre 2019)*

*Document publié par l’Observatoire Français des Drogues et Toxicomanie (OFDT)*

Cette parution de l’OFDT fait le point, avec l’appui des données remontant des dispositifs de collectes d’informations en région, sur les évolutions récentes en termes de produits diffusés et de consommation. Le numéro « se penche d’abord sur les transformations relatives aux contextes de consommation et aux populations d’usagers. Il évoque l’aggravation des situations de



*précarité des usagers, les mutations de l'espace festif techno et des pratiques de chemsex dans une frange de la communauté gay. La deuxième partie de ce numéro porte sur les transformations de l'offre qui s'adapte à la demande (teneurs en hausse, apparition de nouveaux outils de deal, rationalisation du trafic de "cité"). La troisième partie porte, elle, sur les usages de produits psychoactifs qui ont marqué l'année 2018. Les usagers de cocaïne basée sortent de l'ombre. Les profils des consommateurs de kétamine se diversifient. La diffusion du GHB-GBL se poursuit. Les usagers d'opioïdes restent attachés aux produits classiques. Et enfin, le protoxyde d'azote se popularise. » En conclusion, la tendance est à la paupérisation des usagers marginalisés, avec des accès aux soins, au logement et aux droits rendus plus difficiles qu'avant. Les produits sont désormais plus disponibles, plus purs et plus diversifiés qu'avant et sont consommés par des populations aux profils plus variés. Les acteurs du deal ont par ailleurs fait évoluer leurs méthodes de vente pour s'adapter à une demande plus volatile et surtout à une concurrence plus forte... Le dispositif TREND (Tendances récentes et nouvelles drogues) mis en place par l'OFDT depuis 1999 a donc toute sa raison d'être puisqu'elle permet d'étudier et d'analyser le marché des drogues sur le territoire national et de comprendre ainsi un peu mieux l'articulation de l'offre et de la demande, en perpétuelle évolution...*



### Prévention, quo vadis ?

**Dépendances N°66 (décembre 2019)**

**Revue romande sur les addictions, publiée par  
Addiction Suisse et par le Groupement Romand  
d'Etudes des Addictions (GREAA)**

Cette parution de nos voisins suisses questionne la prévention en matière d'usages de drogues. Loin de vouloir réduire cette prévention à quelques outils ou pratiques existantes, ayant plus ou



moins fait leurs preuves, ce numéro s'attache aux défis à venir dans un domaine bien plus complexe qu'on pourrait l'imaginer et qui ne doit surtout pas s'asseoir sur ses acquis et proposer une prévention d'aujourd'hui et de demain qui s'adapte à la diversité croissante des produits, des publics cibles et des contextes de consommation... Comme le problématise Grégoire Vittoz dans son éditorial : « *Vaut-il mieux agir sur la société afin qu'elle offre un cadre protecteur aux plus vulnérables ou renforcer l'individu dans ses compétences personnelles et sociales pour qu'il puisse déjouer les pièges des substances et comportements addictifs et résister à ceux qui les lui proposent ?* »... Un peu des deux peut-être...

Un premier article présente les différentes facettes de la prévention, plurielle dans sa forme, ses objectifs et ses contenus, et questionne les défis et enjeux de demain qui consistent en partie à intégrer les nouveaux produits, les addictions comportementales, les questions de genre, et le numérique comme vecteur de diffusion mais aussi comme potentiel outil de prévention tout en gardant en tête les préoccupations en lien avec les écrans et les potentielles addictions qui y sont attachées. Bien entendu la problématique d'une meilleure approche des publics en situation de vulnérabilité peut être corrélée à cette question du numérique sous ses différentes formes... Il y a le virtuel, mais il y a aussi la réalité du terrain. Un deuxième article se penche sur la prévention en milieu festif et propose une évolution qui tendrait à investir un peu plus, au-delà de l'aspect informatif général sur les produits, l'axe de l'écoute et du lien avec l'utilisateur, l'idée étant de développer, avec des approches motivationnelles et expérientielles, les capacités de chacun à développer ses compétences personnelles propres. L'accompagnement des intervenants doit alors tendre vers une prise de contact et une mise en relation allant dans ce sens... Le troisième article dresse le bilan de la prévention au Canada depuis l'entrée en vigueur de la loi de légalisation du cannabis à usage non médical en 2018. L'un des axes de cette prévention se situe, comme pour le tabac et l'alcool, en résistance aux forces économiques impliquées dans le commerce, forces qui tentent de faire pression sur le niveau de



consommation pour satisfaire des intérêts purement mercantiles loin de toutes préoccupations sanitaires...

Dans une interview, Gregor Burkhardt, médecin travaillant à l'Observatoire Européen des Drogues et des Toxicomanies, propose, lui, de sortir du tout informatif des campagnes à large échelle en agissant davantage sur l'environnement dans lequel évoluent les produits et en proposant des mesures concrètes... Bien entendu, quand on parle de prévention des usages et notamment des addictions dont l'impact n'est pas que personnel, l'on doit questionner l'équilibre entre responsabilités personnelles et responsabilités collectives quand il s'agit de comportements et dégâts sanitaires. C'est du moins ce que propose l'un des articles de la revue. Mais le constat est fait que cet équilibre est difficile à trouver car chaque addiction est multifactorielle et varie d'un individu à un autre. Chaque histoire est différente et la prévention devrait donc s'adapter à chacun et tenir compte du parcours de vie et d'usage de chaque consommateur addict... La vulnérabilité de chacun est en jeu quand il s'agit de problématiques d'usage et l'âge peut constituer un facteur déterminant même si l'auteur de l'article consacré à l'adolescence se refuse d'établir un lien de cause à effet imparable entre l'usage précoce et l'addiction à l'âge adulte. Bien sûr la maturation incomplète du cerveau adolescent et une tendance à la quête de sensations fortes et à la prise de risques sont caractéristiques de cette tranche d'âge, mais le processus engagé dans l'addiction ne peut se réduire à un déterminisme lié à l'âge des premiers usages...

Une chose est sûre, la prévention ne peut se contenter de généralités et de schémas préétablis et doit tenter de s'approcher au plus près de chaque usager pour mettre en oeuvre des outils et méthodes adaptés. Et pour cela, les mesures volontaristes doivent être appuyées par l'état, quitte à se heurter aux lobbys concernant les drogues licites. Bien entendu, les financements doivent suivre. Une meilleure coordination et organisation des milieux de la prévention et de la santé permettrait sûrement d'anticiper et d'orienter pour le meilleur les mesures législatives...



## Alex, rencontre avec l'inconnu

## Luis, lumière sur le tard

## Podcasts diffusés sur la plateforme

## Substance (janvier 2020)

Cette plateforme de podcast donne deux fois par mois la parole à des usagers de substances. Jamais les mêmes. Chaque expérience est unique et souvent marquante pour des consommateurs curieux qui vont chercher à voir plus loin que de simples expériences et expérimentent des effets surprenants qui peuvent aller jusqu'à les troubler, voire les déstabiliser, et même modifier en profondeur leur vision de la réalité et leur appréhension de la vie, et de la mort. Les produits consommés sont la plupart du temps des psychédéliques et les récits proposés vont inévitablement inviter l'auditeur à faire travailler son imagination car difficile souvent de rendre compte avec précision d'impressions ou sentiments parfois volatiles ou du moins compliqués à décrire avec des mots... Voici les textes de présentation des deux récits proposés sur la plateforme en janvier. L'un concerne l'usage de champignons hallucinogènes, mais le deuxième s'éloigne des psychédéliques pour donner la parole à un usager très tardif de produits traditionnels, usager qui va voir alors sa vie et son rapport aux autres complètement bouleversés...

*Le premier podcast donne la parole à Alex : « A 25 ans, Alex mène une vie classique d'un usager de drogue du début des années 2000. Il travaille dans le social, il fait de la musique et du karaté. Il a fumé beaucoup de cannabis pendant des années. De temps en temps il prend un comprimé d'ecstasy ou du LSD. Mais, au cours d'une prise de champignons hallucinogènes avec deux amis, il va vivre une expérience étrange qui va bouleverser sa vie et son*



*appréhension de la réalité. »... Le deuxième podcast donne la parole à Luis : « Luis a découvert la drogue à 55 ans. Avant cela, rien. Pas même un joint. Luis est ce qu'on pourrait appeler un bourgeois : il habite à Paris, il exerce une profession intellectuelle, il a une famille, il travaille en costard. Un épisode dépressif va changer le cours de sa vie. Alors qu'il noie sa solitude dans le porno, il essaye un jour le poppers, un produit en vente libre. Cette toute première initiation va le mener, de fil en aiguille, aux drogues les plus fortes. Mais Luis, en découvrant l'univers de la drogue, va découvrir en même temps quelque chose de bien plus précieux : l'amitié. » Comme le dit le présentateur de l'émission : « Mettez-vous bien. Réglez le son, et écoutez. Vous êtes dans Substance. »*



## Addictions - Les comprendre, les guérir, les prévenir

**Hors-série Science et Vie N°289 (décembre 2019)**

Ce numéro hors-série du magazine de vulgarisation scientifique ne va sûrement pas éluder le sujet et propose, sur plus d'une centaine de pages, denses, de faire le tour de la problématique des usages de drogues en toute objectivité et en suivant un axe volontairement et logiquement scientifique. Enormément de sujets sont abordés et questionnés. Nous allons essayer de faire le tour du propriétaire mais vous inviter surtout, comme pour de nombreuses références que nous relayons dans DOPAMINE d'aller prestement voir par vous-mêmes car on n'est jamais mieux servi que par soi-même... Quatre grandes parties jalonnent la visite dans ce monde des "addictions" puisque c'est ainsi qu'est titré le numéro du magazine même si l'on sait bien que l'usage de drogue ne mène pas inévitablement à l'addiction (Attention aux raccourcis. Ceci entre parenthèses)...

La première partie propose de s'aventurer dans les chiffres de consommation des produits et des comportements hors



substance. Quelles sont ces drogues, légales et illégales, que les français consomment ? Et à quel niveau ? Comparativement à nos voisins européens, où nous situons-nous ? Peut-on parler d'un pays accro ? Telles sont les questions abordées. Les réponses sont données, chiffres à l'appui, et commentées pour dégager des tendances...

La deuxième partie du hors-série essaie de nous faire comprendre comment l'addiction se met en place et fonctionne. Il s'agit avant tout d'expliquer comment le cerveau fonctionne, avec ses drogues endogènes et ces drogues exogènes qui viennent le solliciter, et comprendre "quand il s'emballe", comme le propose le titre, c'est-à-dire quand des processus neuronaux et des marqueurs se mettent en place dans le temps et encouragent un usage compulsif. Bien entendu, on ne peut pas réduire le processus addictif à un simple mécanisme neuronal, mais l'on peut penser que c'est une base sur laquelle on peut s'appuyer pour trouver des alternatives médicamenteuses, ce qui est déjà le cas... Puisque nous n'avons pas tous le même cerveau, nous sommes tous inégaux face aux drogues, mais la sensibilité et la vulnérabilité dépend aussi de facteurs biologiques, environnementaux et culturels qui sont propres à chacun d'entre nous. L'empreinte génétique peut avoir, certes, son rôle à jouer via l'ADN, mais encore une fois, attention aux raccourcis. La génétique ne peut pas tout expliquer, bien heureusement... Toujours est-il que c'est le cerveau qui va accueillir les produits et l'on sait que sa maturation est un facteur de protection, ce qui sous-entend que les usages précoces sont plus à risques. A l'adolescence, le cerveau est encore en construction et peut l'être même jusqu'à l'âge de 25 ans. Comme il a déjà été expliqué précédemment, en référence à un article de la revue *Dépendances*, tout n'est pas joué d'avance. La précocité augmente le risque de dépendance à l'âge adulte sans que l'addiction soit inévitable, étant multifactorielle. Il est tout de même important que la vigilance soit de mise à cet âge particulier qu'est l'adolescence et que l'on puisse reculer au maximum l'âge des premiers usages si l'on ne peut du moins les éviter...



Alors, si l'usage est au rendez-vous, quel que soit l'âge concerné, il s'agit de tenter de prévenir l'addiction ou de la soigner si elle s'est déjà installée. C'est la problématique traitée dans la troisième grande partie du hors-série... Le premier article va jeter un oeil du côté de l'addictologie, "*médecine multi-facette*" exercée en secteur hospitalier comme en ville, et qui tente de *conjuguer les aspects psychologiques, sociaux et médicaux des problématiques addictives*... Les articles qui suivent essaient de présenter objectivement des produits et outils parfois polémiques comme le Baclofène pour le sevrage alcoolique ou la e-cigarette pour le sevrage tabagique... Un autre article va voir du côté de la neurostimulation, sans substance exogène comme les psychédéliques, encore à l'étude dans les laboratoires et pratiquée dans l'idée de renforcer la capacité de contrôle du cerveau... Les médecines douces, comme la méditation, l'hypnose ou l'acuponcture, sont aussi présentées et ne sont pas à prendre à la légère... Aborder la crise des opioïdes aux Etats-Unis et faire le bilan en France, avant d'envisager les mesures de protection prises ou à prendre, semble incontournable désormais... Et si l'on veut faire bouger les lignes en termes de prévalence d'usage et de trafic, il est tout aussi inévitable de s'interroger sur les politiques publiques à mettre en place. C'est l'objet d'un long article qui questionne l'inégalité de traitement des drogues licites comme le tabac et l'alcool, et l'inefficace répression des drogues illicites...

La dernière partie de ce hors-série propose un certain nombre de questions / réponses. Voici la liste, sans plus de commentaires, des questions, de celles qui reviennent souvent dans les médias, entre amis ou dans les cabinets de spécialistes : *Quel est le coût des drogues pour la société ? Y a-t-il de la cocaïne dans le Coca-Cola ? Quels sont vraiment les dangers du binge drinking ? Quel effet l'alcool a-t-il sur les animaux ? Les hallucinogènes sont-ils utilisés en médecine ? Pourquoi le jeu Candy Crush est-il aussi addictif ? La nourriture peut-elle être à l'origine d'une addiction ? Peut-on être véritablement accro au sport ? Le sucre est-il aussi addictif que la drogue ? Quels sont les signes d'un usage excessif de cannabis ? Le cannabis thérapeutique est-il autorisé en*



*France ? A partir de quel moment a-t-on un problème d'alcool ?...*  
Pour certaines de ces questions, notamment les dernières, des tests, bien connus et utilisés par les professionnels, comme le teste CAST pour le cannabis ou le test de l'OMS pour l'alcool, sont proposés. A chacun de faire le point s'il le souhaite...

En épilogue du hors-série, on nous propose une petite histoire des drogues qui accompagnent la grande histoire de l'humanité et les sociétés qui se sont succédées depuis le Néolithique. Les substances font partie de notre environnement depuis la nuit des temps alors difficile d'échapper à leur présence et à leur impact, que l'on soit consommateur, ou témoin de consommation...



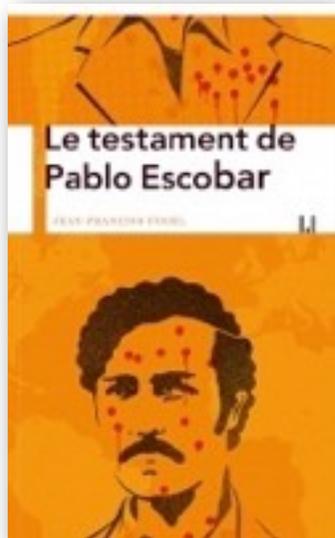
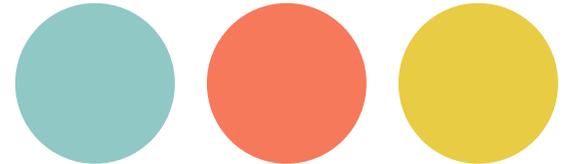
# "EL PATRON"

ESSAI  
(ACTUALITÉS)

1 2|8 4|8 2



*La réédition de ce testament de Pablo Escobar est l'occasion de revenir sur le parcours d'un homme érigé au rang de mythe car emblématique des rapports qu'entretiendra la Colombie avec une violence subie, mais aussi ceux qu'entretient plus globalement le narcotrafic avec un voisin du nord qui occupe une place non négligeable. Jean-François Fogel nous propose ici le contenu d'un héritage au-delà du testament...*



**Le testament de Pablo Escobar**

Un ouvrage de Jean-François Fogel  
Editions La manufacture de livres, janvier 2020  
176 pages - 8,90 euros

Il faudra attendre le 2 décembre 1993 et une bonne quinzaine d'années de combat acharné pour que la Colombie réussisse à se débarrasser de son plus grand trafiquant, le lendemain de l'anniversaire de ses 44 ans. Mais si le corps a bien été criblé de balles sur le toit d'un immeuble de Medellin, le personnage semble immortel - il l'était déjà de son vivant - si bien que certains aficionados pugnaces continuent de perpétuer le mythe et donc symboliquement l'idée que, si-ça-trouve-on-ne-sait-jamais, il n'est pas vraiment mort, pour de vrai!! La vérité c'est que Pablo Escobar est loin d'avoir disparu du paysage colombien, et même mondial pour la simple et bonne raison qu'il rassemble et raconte à lui tout seul l'ensemble des problématiques du trafic aussi bien à un niveau local qu'à un niveau international. Il suffit de compiler l'ensemble des ouvrages, films ou séries télévisées pour se rendre compte - à l'instar d'un Joaquin "El Chapo" Guzman qui a aussi marqué son temps (même s'il n'est pas encore mort) dans le pays qui a pris le relais de la Colombie dans l'imaginaire de la lutte contre le narcotrafic, à savoir le Mexique - pour constater que le sujet est inépuisable. Quand le commerce de biens de grande consommation, qui plus est prohibés, est l'objet d'une guerre sanglante entre commerçants (ou trafiquants), ou entre commerçants et autorités étatiques, alors les projecteurs ont vite fait de, légitimement, se braquer sur les différents protagonistes ou belligérants. On veut comprendre comment on en est arrivé là, et comment la violence a pu être entretenue aussi longtemps. Les enjeux financiers dans ces histoires sont tels qu'ils font ressortir



### Extrait p 08

« Pour valoir autant, il ne suffit pas de produire et d'acheminer de la cocaïne - même par centaines de tonnes. Et la pratique de l'assassinat ne suffit pas davantage à provoquer un tel intérêt - bien qu'en ce domaine il faille compter les victimes par milliers. Non, ce qui a fait le prix d'Escobar, au sens où se fait la cote d'une action, à la bourse du crime, c'est la brutalité qu'il finit par mettre dans tout ce qu'il entreprenait... »

tous les travers que les hommes, des deux côtés de la loi, sont prêts à exploiter pour atteindre leurs objectifs ou simplement se faire entendre. Dans le parcours "d'El Patron", comme on l'appelait, il est beaucoup question d'orgueil et de gros sous, mais aussi du besoin de reconnaissance d'un homme, et d'un peuple derrière lui, face à la grande puissance que constituent les Etats-Unis. Ce pays a décidé à l'époque de faire payer à la Colombie, et aujourd'hui au Mexique, l'ensemble des usages des Américains, sans à aucun moment se remettre en question et accepter l'idée que la demande venant des pays nord-américains, l'Amérique latine n'a fait que la satisfaire. La responsabilité du fiasco des politiques publiques, aussi bien en termes d'usage que de trafic, est donc largement partagée... Si Escobar est encore sur le devant de la scène c'est que l'abcès n'est toujours pas crevé. On s'accroche à une figure encore ambiguë, celle qui conjugue des extrêmes : le Robin des Bois d'un côté qui redistribue au peuple les dollars pris dans les poches des Américains, et celle du plus grand criminel de tous les temps qui a mis un pays à feu et à sang. Les Colombiens ne reprocheront jamais à Escobar d'avoir vendu de la drogue aux Américains, mais simplement d'avoir lutté contre le pouvoir en place en usant de toute sa férocité et en grossissant ainsi, et sans scrupule, le rang des victimes. Les morts en lien à cette guerre à la drogue ne sont pas ceux qui l'ont consommée, mais bien ceux qui l'ont combattue ou vendu, leur proche, leurs voisins ou le citoyen lambda qui a eu le malheur de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment...

Escobar n'est finalement qu'un "paysan" parvenu. C'est du moins ainsi que le présente l'auteur de l'ouvrage. Il a voulu vivre à l'égal des "grands de ce monde" en dépensant son argent dans des maisons luxueuses, des serviteurs dévoués en nombre, des voitures, des oeuvres caritatives, mais aussi dans un zoo privé d'envergure dont l'entrée était libre. L'hacienda Nàpoles, sa résidence principale, qu'il s'était fait construire à 150 kms de Medellin faisait presque trois milles hectares de superficie... Pablo Escobar a voulu la jouer "grand Seigneur" et s'est même offert le luxe, bien éphémère, de se faire élire par ce peuple dont il aurait



### Extrait p.38

« Escobar, lui, recevait des appels dans sa prison, mais son vrai privilège tenait à autre chose, au fait d'être détenu sans pour autant cesser de vivre dans son monde. Un monde tout droit venu des temps de la conquête du Royaume de la Nouvelle-Grenade par la très catholique Espagne, un monde où chacun tient sa place dans une hiérarchie incluant Dieu, le cacique, les riches, les pauvres, la famille. »

aimé qu'il continue de le vénérer envers et contre tout... Il suffit de lire les journaux de l'époque ou d'entendre le surnom qu'on lui avait donné, "El Patron", et surtout la façon dont il était prononcé, pour comprendre le respect qu'on lui accordait, voire le culte qu'on lui vouait... L'homme ne payait pas de mine, mais son charisme naturel n'avait pas d'équivalent dans le trafic. Même quand la justice a mis la main sur lui, c'est qu'il avait bien voulu se livrer, et exigeait alors de séjourner dans une prison qui lui ressemblait, dont il avait tracé les plans et qu'il avait construit à ses frais. La "Cathédrale", comme on l'appelait alors assez légitimement étant donné sa taille, et dans laquelle il a séjourné un peu plus d'un an entre juin 1991 et juillet 1992, accueillait en extérieur un potager, une plantation de cannabis pour son usage personnel et celui de ses sbires, un terrain de foot, et en intérieur un gymnase, un bar, des chambres spacieuses, un jacuzzi et des systèmes home vidéo. Prison cinq étoiles donc, où il recevait sa cour et sa famille quand bon lui semblait. Il était en quelque sorte assigné à résidence. Une première dans l'histoire du trafic et des souplesses qu'un état peut accorder à un criminel aussi grand pour acheter la paix sociale...

Si Pablo Escobar était le roi de la démesure c'est qu'il l'a entretenue pour ne surtout pas passer inaperçu, marquer son temps et se battre contre une possible extradition, son cheval de bataille. Son souci de reconnaissance, de respect envers lui, et de protection des membres de sa famille était constant... Mais l'histoire et le mythe ne se sont pas construits en un jour, et les milliards gagnés dans le trafic ne sont pas tombés du ciel... Tout a commencé en 1976 avec les premières poursuites judiciaires pour détention d'une quarantaine de kilos de cocaïne. Ce n'est alors que le début d'un parcours ambitieux qui fait déjà parcourir à l'homme des milliers de kilomètres pour livrer sa marchandise. Escobar n'est pas du genre à se contenter de n'être qu'un des intermédiaires du trafic. Il veut incarner à lui tout seul ce trafic et tenir entre ses mains tous les intermédiaires et toutes les étapes, de la culture de la coca à la vente au particulier, en passant par la fabrication de la poudre blanche, son conditionnement et son acheminement... Escobar n'a jamais prétendu diriger un "cartel", ce mot-là étant apparu pour la première fois dans les journaux



américains pour parler d'organisation criminelle. Le trafic fonctionnait sur des grands axes de travail qui étaient répartis sans qu'il soit nécessaire de se réunir en assemblée. "El Patron" est un patron qui s'est dégagé naturellement avec le temps sans être désigné par ses pairs. Il n'était pas seul à avoir pris en main le trafic de cocaïne vers l'Amérique. Il était bien entouré par des hommes qu'il considérait comme faisant partie de son clan, tout simplement. Les trois hommes essentiels du business étaient Jorge-Luis Ochoa Vasquez, José Gonzalo Rodriguez Gacha et Carlos Ledher. Chacun sa tâche dans le business. Escobar était lui particulièrement centré sur l'acheminement grâce à cette flotte aérienne qu'il avait constituée à grands frais. C'est son autorité naturelle qui a fait de lui le "parrain" d'une mafia, puisque c'est ainsi que les Colombiens nommaient un réseau familial ou un clan... Bien entendu, si Escobar a des alliés, il a aussi des concurrents, pas forcément ennemis, du moins au début, mais qui le deviendront, notamment le cartel de Cali qui prendra le relais...

Parce que les affaires tournaient à plein régime au début des années 80, et qu'elles étaient particulièrement lucratives, Escobar s'est vu pousser des ailes et une auréole, celle d'un bienfaiteur des pauvres qui, encore une fois, cherche à se faire bien voir et se valoriser auprès de ce "bon peuple" dont il attend sûrement en retour une reconnaissance sans faille, et probablement une protection sans limite. Il redistribue par exemple une partie de l'argent du trafic dans des logements sociaux, l'éclairage de stades de foot ou des oeuvres de l'église. Il décide même de se faire élire au Congrès pour s'acheter une respectabilité. L'aventure sera de courte durée, de mai 1982 à janvier 1984, et particulièrement décevante et humiliante pour Escobar qui se voit contraint d'abandonner la vie politique, et une forme de statut social, pour s'être montré au grand jour et s'être exposé aux manoeuvres de l'opposition et des médias qui ont tout fait pour le discréditer. Il souffrira aussi du refus de certains clubs huppés de l'avoir comme membre... A partir de ce moment-là, Escobar redescend de son piédestal, abandonne le monde auquel il n'appartient pas, ou du moins qui le rejette, et se consacre à celui

#### Extrait p.45

« La vie politique, autre club aux règles secrètes mais réelles, a su aussi l'écartier. Révélations de la presse sur son passé, mise en cause par le ministre de la justice, éloignement progressif de ses collègues de parti : le 20 janvier 1984, "Don Pablo" choisit de n'appartenir qu'à un seul des deux mondes où il tentait de vivre. »



### Extrait p.53

« S'il lutte de manière obsessionnelle, criminelle afin de ne pas être extradé vers les Etats-Unis, c'est que ce pays représente à la fois ce qui le nourrit et le limite. En cela, sa trajectoire illustre le double sentiment hispano-américain de fascination de d'impuissance face au pouvoir de Washington. Le seul pays à même de défaire «El Patron» est, en toute logique, celui qui a fait sa puissance. »

des affaires de trafic qu'il maîtrise bien plus. Une certaine haine envers les autorités du pays le poursuivra jusqu'à la fin, et toutes les occasions seront bonnes pour se venger, à commencer par l'assassinat du ministre de la justice, événement qui signera le début d'une guerre sanglante entre l'état et le cartel de Medellin. Escobar proposa une alternative simple au monde politique : soit de l'argent pour le laisser tranquille, soit quelques balles dans le buffet. «plomo o plata» (plomb ou argent), à chacun de choisir. Et ça vaut aussi bien pour le pouvoir en place que pour les guérilleros comme le M-19, mouvement révolutionnaire qui s'était permis d'enlever, contre rançon, la soeur de Jorge Ochoa, et s'était vu répondre par l'intervention du MAS (Mort aux ravisseurs), groupe qu'Escobar et son clan avaient créé. Le M-19 l'a payé cher, avant de s'allier un peu plus tard finalement avec le cartel...

Mais la raison principale pour laquelle Pablo Escobar est entré en guerre avec les dirigeants de son pays c'est pour s'assurer de pouvoir rester en Colombie et éviter à tout prix l'extradition vers les Etats-Unis, autre partie prenante de la guerre contre le trafic. Le destin d'Escobar est étroitement lié au pays de l'Oncle Sam puisque c'est là qu'il y fait des affaires en distribuant en masse sa poudre blanche (Le cartel de Medellin détenait à sa grande époque 80% du marché américain). Mais c'est aussi le pays qui finance en grande partie sa poursuite. Un traité de 1979 entre les deux pays permet cette extradition et Escobar fera tout pour qu'il soit inefficace, à commencer par la création publique en 1986 du groupe des "Extradables" qui réunissait tous ceux qui, comme lui, était menacés d'extradition. Comme le disait haut et fort Escobar : « *Je préfère une tombe en Colombie qu'une prison aux Etats-Unis.* ». Prise du palais de justice, assassinats de policiers, de juges, de ministres ou de directeur de journal, voitures piégées, ou explosion de boeing en plein vol, constituent le pack terreur qu'Escobar entretiendra pendant des années pour intimider les hommes au pouvoir et avoir finalement gain de cause. Il ne sera jamais extradé... Ce combat contre l'extradition ne sera donc pas de tout repos, ni pour Escobar et ses alliés, ni pour les gouvernements colombien et américain successifs, ni pour la population civile qui



### Extrait p.72

« En dépit de ce climat d'adversité, les affaires tournent car - rendons à «El Patron» ce qu'il aurait été dangereux de lui voler - il transforme une activité criminelle mineure en une industrie majeure, intégrée, relativement stable et même diversifiée grâce au réinvestissement de profils énormes. C'est certain, elle ne vaut que par l'existence d'un commerce pour la vendre et l'interdiction simultanée de ce commerce qui en gonfle les gains. Mais cette contradiction constitue la seule loi économique propre à ce secteur. Pour le reste, là comme ailleurs, il faut que le produit rencontre son consommateur. »

fera les frais des attentats successifs, dont celui perpétré contre Escobar lui-même par ses concurrents, désormais opposants qui ne le soutiennent pas dans son combat et se positionnent depuis toujours dans une stratégie de corruption plutôt que d'opposition frontale, et en l'occurrence sanglante. Le business et la guerre ouverte ne font pas toujours bon ménage. Le cartel de Cali va lancer un mouvement d'opposition interne et ce afin de déstabiliser Escobar et l'isoler... Mais pour le moment, malgré la guerre en cours, guerre qu'il entretient sauvagement, Escobar règne en maître sur le trafic ou du moins sait faire prospérer ses affaires en vendant un produit qui constitue une ressource naturelle du pays et dont le business en chiffres d'affaires dépasse désormais celui du café. Escobar a réussi à vider les Etats-Unis de leurs dollars et François Fogel, l'auteur de l'ouvrage, explique qu'Escobar « *personnifie alors une sorte de revanche, la possibilité pour la Colombie d'être autre chose qu'un lointain débiteur de l'Occident. Il est moralement condamnable mais économiquement vainqueur sur une terre convaincue d'être oubliée des puissances qui imposent leur modernité au reste du monde...* »... Escobar, à partir du milieu des années 80, travaille sur licence, c'est-à-dire qu'il ne touche plus au produit, mais que tous ceux qui y touchent doivent lui payer une redevance...

A la fin des années 80, les choses prennent un autre tournant. La violence a des limites que l'état colombien n'est plus prêt à accepter. Le nouveau président déclare publiquement une guerre ouverte au cartel de Medellin. Escobar lutte désormais sur plusieurs fronts, puisque ce n'est pas seulement l'état qui le combat mais aussi le cartel de Cali... Escobar, malgré tout affaibli, décide de se rendre, mais à condition qu'il soit détenu dans sa "Cathédrale", celle dont nous avons déjà parlé. Il y vivra pendant un peu plus d'un an, ce qui sera finalement la période la plus paisible de ses dix dernières années puisqu'il y est en sécurité. De son promontoire, il continue de régler ses affaires et ses comptes avec des ennemies en interne qui donneront naissance un peu plus tard à un groupe qui se constituera au tout début de l'année 93 et se fera appeler "Los pepes"... Escobar passera le reste de sa



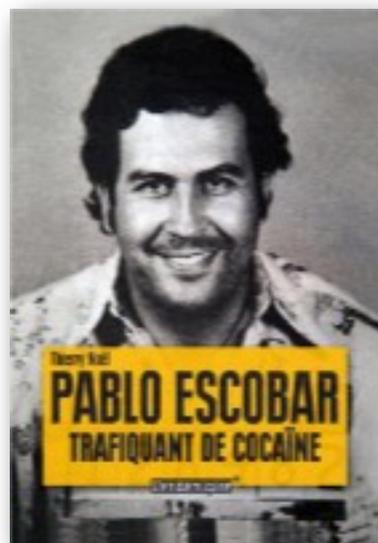
### Extrait p.138

« Escobar n'est en rien le promoteur exclusif du cocktail de la drogue, du défi du pouvoir légitime, des armes et des obscures affaires internes. Mais il s'est trompé sur les quantités : pas assez de compromis et trop de morts, trop de défis publics, trop de drogues négociées, trop de haines nourries jusque dans son propre camp. L'issue sera à la mesure des excès : pas de prison ni de procès, ni de pseudo processus de paix ; rien qu'un coup d'arrêt pour «El Patron», dont la volonté d'aller jusqu'au bout de sa mort témoigne autant de la dérive d'un homme que de la dérive de son pays, et même de tout le continent. »

vie, c'est-à-dire de juillet 1992 à décembre 1993, en fuite, après s'être échappé de sa prison au moment où l'on vient le chercher pour le transférer dans un autre centre de détention, bien moins confortable... Escobar est désormais seul et ne peut plus compter que sur un fidèle lieutenant et sa famille qui, à distance, le soutient avec des coups de fils réguliers dont l'un avec son fils qui s'éternisera un peu trop et permettra au Bloc de recherche, constitué pour traquer "la bête", de la localiser... Pablo Escobar est mort en polo et en tong sur le toit d'une maison simple après un parcours de grand méchant loup incomparable dans l'histoire du narcotrafic, sans qu'il soit question bien entendu d'en retirer la moindre fierté...

Bien entendu, ce n'est pas en coupant la tête du trafic que l'on supprime son activité. Cali prendra le relais de Medellin, les champs de pavot côtoieront un peu plus encore les champs de coca et les dollars américains continueront à remplir les poches des narcotrafiquants, car tant qu'il y a de la demande à satisfaire au Nord, l'offre suivra dans le Sud... Les Etats-Unis continueront à dépenser des fortunes dans une guerre à la drogue qu'ils mèneront toujours principalement sur terrain adverse pour tenter de se convaincre que la racine du "mal" n'est pas sur leur sol...

## Mais aussi



### **Pablo Escobar trafiquant de cocaïne**

Un ouvrage de Thierry Noël

Editions Vendémiaire, juin 2015

L'historien nous raconte en détails le parcours du célèbre "patron" du cartel de Medellin, qui vingt ans après sa mort fait encore l'objet d'un culte. « Nombreux sont ceux qui célèbrent en lui le bandit philanthrope en lutte contre l'oligarchie, le rebelle dressé contre l'État ou encore le patriote dénonçant les ingérences américaines. »



# LE CHIEN DE BAMAKO

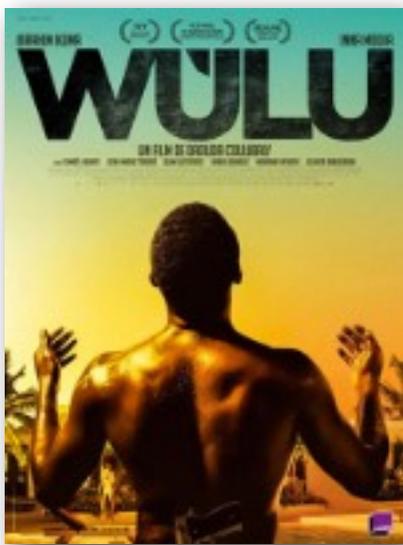
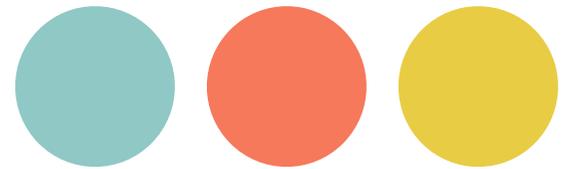
FILM

PAROLE AUX DEALERS

(FLASH-BACK)



**Donner la parole aux dealers, c'est ici questionner les aspirations d'un jeune malien qui, dans ce film de Daouda Coulibaly, Wùlu, se transforme en un rien de temps en trafiquant aguerri, professionnel et efficace, et accède à un monde où il se sentira de moins en moins à sa place, mais dont il ne pourra s'extraire aussi facilement qu'il y est entré...**



## Wùlu

Un film de Daouda Coulibaly  
Sortie en salles : juin 2017  
Distribution : Ibrahim Koma,  
Inna Madja, Quim Gutiérrez,...  
Durée 1h35

Ca commence par une déconvenue de taille, celle d'un jeune Malien de Bamako d'une vingtaine d'années, assistant depuis cinq ans d'un chauffeur de taxi collectif de brousse. Ladji est victime de népotisme, et se voit passer sous le nez le poste de chauffeur qu'il ambitionnait après ces années expérience où il a su faire preuve d'intelligence pour faire gagner le maximum de sous au propriétaire du minibus. La promotion sera réservée dans l'immédiat au neveu du patron, neveu qui débarque de nulle part... Sur le visage de Nadji, aucune larme mais une colère rentrée qui le tiendra éveillé pendant toute la durée du film. Le jeune homme est ambitieux et n'est pas du genre à abandonner l'affaire. Il a décidé, coûte que coûte, de laisser la galère derrière lui une bonne fois pour toutes et faire tout ce qu'il faut pour en sortir, quelle que soit la manière, sans état d'âme et sans mauvaise conscience... Le périple commence en haut de cette colline d'où il contemple la ville à ses pieds. Ladji est loin d'être expansif. Il n'a pas besoin de beaucoup de mots pour se faire comprendre, ou alors ils sont comptés. Son regard parle pour lui... Son entrée dans le narco business se fera au culot. La décision est prise sans tergiversation. Ladji fonce sans se poser de question. Son heure est arrivée. Il va au-devant de son destin et ne laissera personne lui mettre des bâtons dans les roues. « *Je transporte de la cocaïne... La galère, c'est fini* », il annoncera à sa soeur qui s'inquiète qu'il retourne en prison, mais à qui il veut rendre sa dignité et sa liberté. Il embarquera donc, dans sa quête d'une vie meilleure, cette soeur aînée, Aminata, qui se prostituait pour faire bouillir la marmite d'une famille sans parent qui a du mal à joindre les deux bouts.



### Extrait

« - Est-ce que tu ne perds pas une partie en envoyant par les mules ?  
- Pas moi. J'ai un truc infail-  
lable. Un accompagnant mineur.  
Ce sont des enfants tout petits  
qui voyagent tout seul.  
Personne ne pense à les contrô-  
ler. Tu vois, je leur en mets tout  
autour de la poitrine, comme  
ça. Ça passe comme  
une lettre à la poste. »  
Ladji à son contact espagnol.

Juste un frère et une sœur vivant chichement mais se soutenant sans limite... A aucun moment de leur nouvelle vie, Ladji et Aminata ne se retourneront sur leur passé. Ou alors, quand ce sera le cas, il sera déjà trop tard pour les regrets... Après le niveau du lion, celui du crapaud, celui de l'oiseau, et celui de la pintade, Nadji finira par atteindre le dernier niveau d'évolution des jeunes hommes, à savoir celui du chien (Wùlu en bambara), niveau qui n'est pas forcément ici si glorieux... Comme il est annoncé au tout début du film « *Dans la culture Bambara, les sociétés d'initiation ont pour rôle de former leurs adeptes de manière à en faire des membres dignes de leur communauté. Dans la société dite du Ntômo, les initiés progressent à travers cinq niveaux : Le niveau du lion enseigne à l'individu d'où il vient. Celui du crapaud lui dit où il va. Celui de l'oiseau le renseigne sur ce qu'il est. Celui de la pintade considère la place de l'homme face au cosmos. Le dernier niveau éclaire l'initié sur sa place dans la société.* »

L'entrée dans le trafic se fera par l'intermédiaire de Driss, une vieille connaissance visiblement, qui semble lui être redevable. Il se met à son service pour faire le passeur. Quelques kilos de cannabis qui partent de Bamako, cachés dans un camion frigorifique qui transporte de la viande, échangés à Dakar au Sénégal contre deux kilos de cocaïne cachés dans le même camion mais transportant cette fois-ci du poisson, puis retour à Bamako, à la maison donc, pour empocher sa paie. Avec trois ou quatre voyages dans le mois, comme lui fait remarquer l'un des deux compères et amis de confiance qui l'accompagnent, ils gagneront plus qu'un ministre, et le salaire d'un ministre au Mali, c'est une référence apparemment, ce qui présuppose d'ailleurs de l'écart de niveau vie entre les dirigeants et la population en bas de l'échelle... Ce premier trajet au-delà des frontières du Mali sera révélateur de la placidité et de la ruse du jeune malien pour déjouer les pièges tendus. La frontière entre le Sénégal et le Mali, à Kidira est passée sans encombre. Première mission remplie avec succès. Mais au retour des trois compagnons, Driss a été puni pour avoir essayé de voler son boss, boss qui par contre accueille Ladji et ses deux amis à bras ouverts. On leur fait désormais confiance



### Extrait

« Des taxis brousse comme ça, qui font le voyage entre le Mali et la Guinée, il y en a beaucoup. On va nous repérer moins qu'avec les camionnettes de la société. Aussi, comme c'est long à contrôler, la douane n'aime pas les bloquer. Si on l'arrange un peu, on va pouvoir mettre plus de marchandises sans trop de risques. »

pour faire voyager des quantités plus importantes de cocaïne, prendre plus de responsabilités et donc plus de risques, de ceux qui nécessiteront à un moment donné que l'on voyage armé...

Fini les trajets Bamako Dakar. Ce n'est plus au Sénégal que Ladji doit se rendre, mais en Guinée, autre pays frontalier du Mali, plus au sud. Ladji veut bosser à sa manière et est plein de ressources. Ce n'est plus un camion frigorifique qui est utilisé, mais un taxi-brousse, qui passe plus facilement inaperçu tant il en est qui traversent la frontière. Par ailleurs, ils sont si longs à contrôler que les douaniers les laissent passer. Pour finir, la quantité de produit transporté clandestinement sera plus importante. Bref, Ladji sait trouver les arguments pour convaincre... Il a enfin son minibus à lui. Il est seul maître à bord, et saura faire fructifier son bien. Le minibus part à vide de Bamako, se rend jusqu'à la côte atlantique guinéenne où il est chargé par un intermédiaire espagnol de kilos de cocaïne en provenance, probablement, d'Amérique latine, puis retourne à Bamako... Les trajets Bamako Conakry se succèdent. Les sous rentrent dans l'escarcelle. Ladji et sa soeur s'embourgeoisent comme on dit, considérablement... Les armes feront leur apparition à partir du moment où le boss des boss, chef d'entreprise français, installé au Mali, demande que les livraisons se fassent désormais entre Bamako et Tombouktou. Traverser le désert et les postes frontière, même si les douaniers ont été prévenus et payés, peut être dangereux. Ladji et ses deux camarades seront formés... On a alors franchi un cap dans le trafic, celui qui veut que la marchandise et l'argent ne puissent circuler sans protection armée et sans la complicité des autorités locales. Malheureusement, la livraison de cocaïne à Tomkougou, dans le désert malien, ne se fera pas sans casse humaine. Un des membres du trio de choc y laissera sa vie...

Nadji s'endurcit dans le trafic, mais s'éloignera petit à petit du troisième larron, devenu accro à la cocaïne, produit qui l'aide à encaisser la mort de son ami dans le désert. Il affirme, un jour où Ladji vient le récupérer dans un squat d'usagers, qu'ils se sont comportés comme des enfants ignorants, et que cette mort était le



### Extrait

« - Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Il faut qu'on se fasse un peu discret. Alors on va tout mettre en stand by.  
- On peut faire un dernier coup.  
- Je fais travailler 120 personnes moi ici. J'ai une entreprise à faire tourner. J'ai des responsabilités. Tu crois que je vais risquer de tout perdre rien que pour te faire plaisir ? On a joué. On s'est bien amusés. Quand le risque est trop grand il faut savoir passer son tour. »  
Le chef d'entreprise français à Ladji

prix à payer... Mais Ladji ne s'arrêtera pas sur ce drame, et saura se débarrasser des encombrants, à savoir son seul ami restant. Pas question d'abandonner le business maintenant qu'il est seul dans l'aventure... Il négocie désormais directement avec des djiadistes dans le désert et fait même appel à des mules qui font voyager la cocaïne, in corpore, c'est-à-dire après l'avoir ingérée, contenue dans de simples pochons en plastique dont on sait que le risque qu'ils s'éventrent n'est pas négligeable... Les quelques années passées dans le narcotrafic, le temps du film, rapportent à Ladji suffisamment d'argent pour faire construire une belle et grande maison et y abriter sa sœur très à l'aise dans ses nouveaux vêtements, ses nouveaux meubles, son nouveau décor, en bref dans une vie bourgeoise dans laquelle son petit frère ne se retrouve pas entièrement visiblement. L'ascension sociale s'est peut-être faite trop vite et à un prix que Nadji n'était pas prêt à payer. Il est allé plus loin qu'il ne l'avait sûrement imaginé et ne peut, ou ne veut plus revenir en arrière. Il est devenu fort mais a fragilisé sa situation en grandissant trop vite. Il a fini par perdre la part d'innocence qui l'a embarqué dans un univers complexe et hostile dont les contours sont difficiles à délimiter, et les parties prenantes parfois compliquées à cerner...

Ici encore, l'entrée dans le trafic de stupéfiants est une échappatoire à une vie qui semble sans perspective réjouissante dans un pays comme le Mali où la jeunesse essaie tant bien que mal de trouver un travail décent, et se laisse malheureusement attirer parfois par les sirènes d'un trafic à risque mais lucratif qui se militarise et peut impliquer aussi bien l'armée que les forces de l'ordre et les djihadistes qui, en l'occurrence, occupent le nord du pays et bénéficient de la manne financière que représente le transit en masse de stupéfiants. L'action du film dure cinq ans et s'arrête en mars 2012 au moment du coup d'état qui provoqua la chute du président Amadou Toumani Touré, et qui fut orchestré par des généraux soupçonnés de collusion avec le narcotrafic... Les événements politiques à Bamako mettront fin, ou du moins en stand by, le partenariat de Ladji avec le chef d'entreprise français qui l'avait fait travailler jusqu'à présent. Quand ça chauffe autant, il



### Extrait

« En créant une division au sein de l'armée, en instaurant une compétition entre différentes communautés et en constituant une des sources de financement des groupes terroristes présents dans la région, le trafic de cocaïne a largement contribué à la faillite de l'Etat malien survenue au cours de l'année 2012. »  
(texte présenté à la fin du film)

faut réduire les risques au maximum pour limiter les dégâts. La RDR c'est aussi une politique de dealers... Mais Ladji, par nécessité économique, sa soeur ayant les yeux plus gros que le ventre, veut tenter un dernier gros coup avec le soutien financier d'un homme d'affaires malien, père d'une jeune femme dont il est tombé amoureux mais sur laquelle il devra faire une croix s'il veut que son père l'aide. Il aura l'argent du beurre, mais sûrement pas le beurre, ce qui finira par moralement l'anéantir...

Au-delà du parcours de notre jeune aspirant scarfacien, le film est révélateur des collusions avec le pouvoir et des dégâts qu'engendre un trafic illégal d'ampleur que la communauté internationale essaie maladroitement de combattre en empruntant une voie prohibitive qui montre tous les jours un peu plus ses faiblesses et ses limites...

## Mais aussi



***Afrique noire, poudre blanche :***

***L'Afrique sous la coupe des cartels de la drogue***

*Un ouvrage de Christophe Champin*

*Editions André Versaille, 2010*

Comment les narcotrafiquants ont réussi, depuis le début des années 2000, à faire du continent africain une zone de transit de la cocaïne sud-américaine, et fragiliser ainsi un certain nombre de pays...



**DOPAMINE  
PLUS  
2/2**



Cette rubrique propose un complément de références dans l'actualité du moment : presse, documents professionnels, revues, autres...



«Colline» du crack à Paris : plus dure est la rechute  
Article de Sylvain Mouillard

Publié dans Libération n° 20200110 (10 janvier 2020)

Il suffit de se rendre Porte d'Aubervilliers, à partir de la Porte de la Chapelle, dans le Nord de Paris, pour se rendre compte que les fumeurs de crack de la fameuse "Colline", évacuée en novembre dernier, se sont réfugiés en partie sur un « *corridor boueux coincé entre le boulevard périphérique et une bretelle de sortie menant vers la capitale* », comme le présentent les auteurs de cet article. Vivent là, dans des tentes brinquebalantes à même un sol terreux et humide, quelque 400 personnes, pas toutes fumeuses de crack, mais toutes inévitablement en situation de précarité aggravée. Evacuer la Colline n'a fait que déplacer le problème, et même certainement le disperser mais sans le résoudre. La réduction des risques et la prise en charge sanitaire nécessitent des lieux couverts, identifiables, sécurisés et propres pour que les usagers puissent se reposer, prendre un café, échanger, reprendre des forces, se soigner si nécessaire et profiter d'une parenthèse de relatif confort dans un parcours quotidien qui ressemble plus à une aventure périlleuse qu'à une balade bucolique. Cette "parenthèse enchantée" c'est ce que propose le "plan crack", décidé conjointement par la préfecture de la région Ile-de-France, la préfecture de police de Paris, l'agence régionale de santé, la MILDECA ainsi que la mairie de Paris, sur propositions et conseils appuyés des associations qui connaissent bien le terrain pour y être intervenues en contenu depuis quelque temps déjà. Un lieu de repos est ouvert depuis début décembre et peut accueillir jusqu'à 200 personnes par jour, même si pour le moment, d'après l'article, la jauge n'est pas remplie malgré les besoins clairement



identifiés... Bien entendu, cet espace ouvert en journée n'est pas suffisant et ne permet pas par exemple un usage supervisé sur place. D'où le souhait des acteurs de terrain mais aussi de la Mairie de Paris d'ouvrir d'autres salles de consommation à moindre risque d'ici la fin du mandat de la Maire socialiste en fonction... Espérons qu'en cas de changement de majorité, tout ne soit pas remis en question et que les tenants d'une prévention associée à une interdiction stricte d'usage n'entrent pas bruyamment dans la danse. Il faudra, quoiqu'il arrive, toujours faire encore et toujours avec la bonne volonté des uns et des autres pour que les usagers retrouvent une certaine dignité et qu'ils ne soient pas chassés sans considération d'un espace public que trop veulent débarrasser de ses "encombrants" avant la réception des jeux Olympiques de 2024... Comme le dit Catherine Pequart, la directrice de l'Association Charonne, citée dans l'article : « *Il faut comprendre qu'il y a des conditions nécessaires pour se libérer de la drogue. L'hébergement, l'accompagnement dans la durée, le soin qui donne le droit à l'échec et au recommencement.* » Le pragmatisme et l'humanisme sont donc, en la matière, de rigueur, on le sait bien...

**Le Monde**

[Cent ans après, voyage dans la «capitale»  
de la Prohibition aux Etats-Unis](#)  
*Un article de Arnaud Leparmentier*  
*Publié dans Le Monde (17 janvier 2020)*

Cet article nous propose un condensé de l'histoire des origines de la prohibition de l'alcool aux Etats-Unis, et par la même occasion un court séjour dans la petite ville de Westerville dans l'Etat de l'Ohio. C'est ce 17 janvier qu'elle a fêté le centenaire de la mise en application de la loi interdisant la production, la vente ou le transport de boissons alcoolisées au niveau fédéral. Un monument commémoratif trône dans le centre-ville, non pas pour glorifier les



bienfaits de la prohibition, puisque les deux versants, bonnes raisons et dérives, y sont présentés, mais pour rappeler à la population que cette petite ville a pris part à la grande histoire américaine. Le 17 janvier 1920 signe l'entrée en "abstinence" de l'ensemble des états du territoire national, mais certains étaient passés du côté "sec", comme on disait, bien avant, à commencer par l'Etat du Maine, sec dès 1838. Dans la commune de Westerville est créée, en 1858, une loi de tempérance interdisant la mise à disposition d'alcool, alors que l'état de l'Ohio est lui encore "humide" et le restera jusqu'en 1910. Mais la ville de Westerville se mettra en avant en accueillant en 1909 le nouveau siège de la ligue anti-saloons créée seize ans plus tôt. La ville fut alors considérée comme *"la capitale mondiale de la sécheresse"*... Quand la prohibition prit fin en 1933, la ville restera malgré tout "sèche" jusqu'en 2005, comme pour affirmer une particularité qui repose sur une tradition ou un orgueil mal placé. Allez savoir quelle est la part de folklore et celle d'un engagement sincère contre les excès de l'alcool. Quand une ville est associée à une histoire considérée comme "glorieuse", difficile parfois de s'en défaire, même si les bonnes intentions ont été clairement chassées par la réalité des usages... Cette période de l'histoire américaine laisse inévitablement des traces, mais visiblement n'a pas entamé les velléités prohibitionnistes des Etats-Unis qui se sont rabattus sur d'autres drogues dès la fin de la prohibition de l'alcool...



## Chemsex

### Crise des opioïdes

Revue SWAPS n° 92-93 (4ème trimestre 2019)

Publié par l'Association Pistes

Le numéro de cette revue, bien connue des professionnels et consacrée à la santé, la réduction des risques et les usages de drogues, consacre deux dossiers centraux à deux sujets d'actualité, phénomènes émergents qui ont en commun, comme le



dit l'édito, la prise de risques cliniques, neuro-psy et sociaux majeurs : pour commencer, le détournement de médicaments antalgiques opioïdes ; et pour finir, cette pratique qui consiste à introduire les substances, essentiellement des drogues de synthèse, au coeur de la sexualité pour faciliter les rapports ou les améliorer...

Le premier article du dossier consacré à la crise des opioïdes dresse un état des lieux des décès enregistrés chaque année aux Etats-Unis suite à des overdoses de produits alors consommés détournés de leurs usages premiers, à savoir le soulagement d'une douleur physique chronique. Depuis 1999 on peut parler de crise pour la simple et bonne raison que le nombre de décès a commencé à considérablement augmenter, remettant alors inévitablement en question les politiques de réduction des risques menées jusque-là, et depuis lors d'ailleurs... En 2017, 72 000 personnes sont mortes suite à une consommation en surdose de ces opioïdes dont les plus fameux et courants sont le fentanyl et l'oxycodone. L'auteure de l'article pense que cette crise est une occasion unique pour le pays se reprendre en main cette politique de réduction des risques et ainsi tenter d'enrayer une dynamique mortifère qui touche toutes les couches de la population... Un deuxième article rappelle que l'impact de cette crise va au-delà des overdoses mortelles et qu'au mésusage est associée une morbidité en lien avec les effets des produits eux-mêmes et aux modes de consommation, notamment l'injection. L'impact concerne aussi les modalités de prescriptions légales et le système de santé hospitalier d'où proviennent apparemment la plupart des détournements... Si les Etats-Unis et le Canada sont concernés en premier lieu par cette crise, la France ne peut fermer les yeux sur ces produits et leurs mésusages sur son territoire. Cette réflexion est l'objet d'un troisième article qui propose un état des lieux des surdoses, relativement moins dramatique qu'aux Etats-Unis mais tout de même préoccupant, et présente les garde-fous sur lesquels la vigilance reste de mise. Parmi ces garde-fous, le fait que le système de santé en France soit bien moins libéral et bien plus régulé qu'Outre-Atlantique, et que les détournements



font l'objet d'une veille de la part de l'Agence nationale du médicament et des produits de santé. L'auteur rappelle aussi que ces produits restent tout de même marginaux dans la population des usagers même si un marché de rue du tramadol est présent et que des patches de fentanyl circulent... Bien entendu, la crise d'ampleur que subit le continent nord-américain a servi d'alerte au vieux continent qui va tenter de limiter la casse...

Le deuxième dossier présenté dans ce numéro de SWAPS est bien plus conséquent et concerne donc le chemsex, une sexualité qui fait la part belle à la chimie de synthèse. Une étude dite "Apaches", réalisée par l'OFDT en 2018, ainsi qu'une étude dite "PaacX", conduite par l'Inserm, sont la base d'un premier article qui annonce dans son chapeau qu'il est « *difficile d'isoler les pratiques de chemsex des autres caractéristiques de la condition gay, entre risque VIH, opprobre social et ressourcement communautaire.* ». L'étude montrent en effet que les hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes (HSH) sont plus consommateurs de produits psychoactifs que ceux qui ont des pratiques hétérosexuelles. On constate également que ces usagers ont des parcours et des origines sociales très diverses, et qu'il est donc difficile de définir un profil type du chemsexer. Ces pratiques étant de plus bien entendu réservées au cadre privé, la cible pour une réduction des risques efficace n'est pas toujours facile à atteindre... Comme outil de réduction de risque à disposition, les analyses de produit ont certainement à prendre une place plus importante. Ces analyses permettent la prise de contact avec les usagers et une information plus poussée sur les risques sanitaires en lien avec les usages de ces produits. Le centre d'Addictovigilance de Paris a mis par exemple en place un programme destiné à la population des chemsexers... L'analyse capillaire est aussi présentée dans un article comme une méthode d'évaluation de sa consommation personnelle, souvent sous-déclarée, intéressante... Certaines associations, comme Aides, ont fait de la réduction des risques, en lien avec cette pratique du chemsex, une priorité. Tous les mardis soir se tient depuis trois ans au *Spot Beaumarchais* à Paris ce qui est appelé "*Le chillout*



*chemsex*“ qui propose, sur le principe d’un auto-support entre pairs, un lieu d’écoute et de partage où la parole est libre et l’écoute bienveillante et non jugeant... A Londres où le chemsex est devenu un terme du langage courant, c’est dans les services VIH que des consultations sont proposées pour tenter de réduire les risques et prendre en charge si nécessaire les patients contaminés... Bien entendu les drogues et le sexe sont partie liée depuis bien longtemps et ce n’est pas qu’une problématique du XXIème siècle. C’est la raison pour laquelle un dernier article sur le sujet est confié à un historien qui nous raconte comment la chimie et le sexe ont batifolé dans l’histoire. Entre fantasmes et jugements moralistes, la part belle est faite aux représentations sur ce sujet et à la réalité du terrain si l’on puit dire...

Si ces deux dossiers prennent beaucoup de place dans la revue, d’autres articles méritent qu’on y jette un oeil. Au programme : « *Un plan crack à Paris - La cannabidiol, un agent thérapeutique prometteur ? - L’e-cigarette, ange ou démon ? - ONUDC : la planète des drogues au rapport - Psychédéliques et dépression - A-t-on besoin de traitements de substitution « long acting » en France ?*

**Le Monde**

**Comment le lobby alcool sape toute prévention prônant l’abstinence**

**Un article de Pascale Santi et Stéphane Horel**

**Publié dans Le Monde (20 janvier 2020)**

Dans son cahier *Science et Santé*, Le Monde consacre une longue enquête aux méthodes employées par le lobby de l’alcool qui tente de bloquer ou s’immisce dans les campagnes de prévention pour mieux les brider. Heureusement, les professionnels de santé gardent le cap et ne se laissent pas impressionner... L’article laisse apparaître aussi bien les arguments du milieu des alcooliers que ceux du milieu des professionnels de santé, dont il est bon de



rappeler que ce sont bien eux les spécialistes de la prévention et non pas les alcooliers qui sont avant tout des producteurs, commerçants, négociants et influenceurs dont l'objectif, à n'en pas douter, est bien d'encourager la consommation... Même si la modération, bien grand mot, est brandie par les alcooliers comme étendard, laissant penser qu'ils s'investissent dans une prévention responsable, difficile d'être dupe face à des acteurs du secteur qui sont alors juges et parties. Il n'est pas nécessaire d'avoir inventé la distillation pour comprendre, bien entendu, que cette invitation à la modération, présentée même parfois comme une injonction (*Avec modération !* est le nouveau nom donné à un groupement d'intérêts d'alcooliers), vise en fait à instaurer une norme et donc à exclure toute forme d'abstinence. De vieux repères de l'OMS, qui datent de 1980, réactualisés en mars 2019 par le comité interministériel pour la santé, ont bien entendu leur intérêt quand il s'agit d'évaluer sa consommation d'alcool, mais ils ne sont en aucun cas des normes de consommation sans risque. De plus il est loin désormais le temps où même certains professionnels de santé défendaient l'idée que le vin pouvait être bon pour la santé car ses bienfaits étaient bien supérieurs à ses méfaits. « *Après tout le vin, ce n'est pas vraiment de l'alcool !* » Les producteurs de bière, whisky ou autres spiritueux auraient alors très bien pu en dire autant, tant qu'on y est... Mais l'alcool, c'est de l'alcool, et ce quel que soit le fruit ou la céréale dont il tire son origine. La molécule d'éthanol est présente dans toutes les boissons alcooliques et ce dès le premier verre. Et l'on sait désormais que rien ne peut compenser ses méfaits. Même le plaisir que l'on peut retirer d'une ingestion de cet alcool, pour son goût ou ses effets psychoactifs - qu'il ne s'agit en rien de stigmatiser dans une démarche de prévention responsable et inintéressée - n'annihile les dangers sanitaires de la substance, qu'on le veuille ou non. Il s'agit donc simplement de ne pas faire l'autruche ou l'ignorant...

Quand le "dry january", lancé en Angleterre, nous est parvenu en France, les lobbyistes ont tout fait, et ont réussi à faire que l'organisme Santé Publique France se désolidarise de la campagne. Cette initiative, portée par des acteurs de santé, a tout



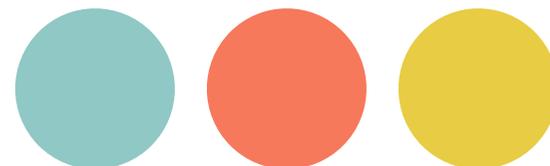
de même vu le jour, et remporte un succès non négligeable. Elle propose simplement, sans culpabiliser les potentiels usagers, à maintenir une abstinence d'un mois et faire ainsi le point sur leur consommation personnelle et prendre du recul sur l'ensemble des rituels mis en place avec le temps, et constater par la même occasion les bienfaits d'une abstinence, même de courte durée... Mais bien entendu, cette proposition d'abstinence, quelle qu'en soit la durée, est difficile à entendre pour des alcooliers qui vont eux, s'empresse alors en retour de moraliser le débat en culpabilisant les vrais préventeurs de vouloir anéantir tout un secteur économique et culturel français, et surtout de vouloir instaurer une société hygiéniste où tout devrait être interdit... Malheureusement les arguments du secteur, représenté par Vin & Société, l'Association des brasseurs de France, la Fédération française des spiritueux, la Fédération française des vins d'apéritif et Avec modération !, semble portés bien plus que ceux de la partie adverse, à en croire du moins les réponses apportées par le gouvernement en place et le chef d'état en personne...

A white ceramic spoon is tilted, pouring a stream of fine, greyish powder into a clear glass. The glass is partially filled with a vibrant purple liquid. As the powder falls, it creates a dynamic pattern of purple and grey streaks and clouds within the liquid. The background is plain white.

**LE RETOUR  
D'ULYSSE**  
CINÉMA  
(ACTUALITÉS)



*Le “K” du “K contraire” que nous propose la réalisatrice Sarah Marx, est celui de la Kétamine, ce psychotrope utilisé légalement aussi bien en médecine animale qu’en médecine humaine, mais dont les usages récréatifs sont illégaux. Cette kétamine, au potentiel euphorisant, anesthésiant et analgésiant occupe ici principalement le terrain comme marchandise à potentiel lucratif pour payer un loyer, une pension alimentaire ou une aide à domicile...*



### **K contraire**

Un film de Sarah Marx  
Sortie en salle : janvier 2020  
Durée : 1h23 mns  
Distribution : Sandor Fintek,  
Sandrine Bonnaire,  
Virginie Acariès

On a du mal à croire qu’Ulysse soit de retour. Et pourtant... Même si sa mère, dans un moment d'absence, a oublié qu’il était bel et bien sorti de prison et non pas simplement en permission, Ulysse est là, et bien là, mais ne semble pas complètement libre, les fesses encore posées entre deux chaises de tribunaux. A peine libéré, sous contrainte comme on dit, pour bonne conduite et perspectives crédibles de réinsertion, et après de six mois de détention suite à une condamnation pour trafic de stupéfiants, il sait que les choix qu’il fera le mettront inévitablement sur la voie d’une nouvelle incarcération. Mais il ne voit pas d’autres alternatives pour réussir à gagner, dans l’urgence, de quoi subvenir à ses besoins et surtout à ceux de sa mère sous tutelle et souffrant de dépression chronique... Comme le dit l’adjointe de la procureure de la république, sa mère est un moteur pour lui. Malheureusement Ulysse avance dans ce film, et on avance avec lui, avec cette étrange sensation, dès le début, que l’on est mal parti et que rien n’ira beaucoup mieux parce que le jeune homme est sorti de prison. Sa vie hors les murs est bien trop encombrée pour qu’il ait la possibilité d’atterrir comme il dit, qu’on lui laisse le temps de souffler et de se retrouver pour penser à un avenir meilleur. Ulysse est dans l’urgence, et devra faire avec ce qui lui tombe dessus mais qu’il savait devoir retrouver à sa sortie. Il a plusieurs casseroles sur le feu, à savoir toutes les préoccupations des proches qu’il a mis de côté pendant son séjour en prison et qu’il retrouve six mois plus tard, à bout, aux abois et tous au bord de l’implosion. Il bataille sur plusieurs fronts, la priorité étant sa



mère qu'il doit soutenir psychologiquement et financièrement. Et quand on a vingt-cinq ans, même si l'on est débrouillard, plein d'énergie et de bonne volonté, pas facile d'arranger tout le monde. Il se retrouve coincé, avec des responsabilités et des contraintes de soutien maternel qui ne sont pas à la portée de tous...

A sa sortie de prison, le matin même, Ulysse ne se rendra pas tout de suite chez sa mère Gabrielle, qui lui en voudra d'ailleurs, peut-être parce qu'il ne sait pas dans quel état il va la retrouver, mais aussi parce que sa priorité est de signer son contrat de travail chez son ami David, contrat qui justifie sa liberté sous contrainte par une vraie proposition d'embauche, et donc par une perspective de réinsertion passant par un travail honnête, du moins légal... Mais le job que lui propose son ami, n'est pas du tout légal puisqu'il s'agit de dealer de la kétamine. Le contrat de travail est un leurre pour l'administration... Repartir dans le deal était l'objectif d'Ulysse bien avant sa sortie de détention, car pas question de faire un boulot sans qualification où il ne sera payé qu'au salaire minimum, sûrement pas suffisant pour lui. Ulysse a de gros besoins pécuniaires, non pas pour satisfaire ses plaisirs personnels mais simplement car il a une maman à charge, en dépression chronique depuis plusieurs mois et dont l'ex d'Ulysse, de sept ans son aînée, s'est occupée gratuitement en attendant que le jeune homme trouve les moyens de la payer... Comment faire, avec un revenu modeste, pour payer le loyer d'un trois-pièces dans Paris, ainsi qu'une aide à domicile, et ce sans aide sociale suffisante ?...

### Extrait

« La kétamine on la touche à deux milles euros. On peut aller jusqu'à dix milles de chiffre d'affaire. Si on est malin, on se fera un bon bénéf... »  
David, à son ami Ulysse.

Ulysse a fait son choix, celui de reprendre le deal, pas le deal de cannabis, dont il a fait le tour visiblement, mais celui de la kétamine, substance qui rapporte bien plus d'après lui... Ulysse ne veut pas, ou n'a pas le temps de tergiverser. Il doit trouver au plus vite de quoi subvenir au besoin de la petite famille, celle dont les deux uniques membres doivent se dépatouiller avec la réalité sociale du moment : la difficulté de réinsertion quand on est un ex-taulard dans une société du travail particulièrement précaire, la difficulté d'accès aux aides, mais aussi la maladie psychique qui isole et dont la prise en charge n'est ni simple ni suffisante...



### Extrait

« J'ai pas un mois ou deux. J'ai même pas 15 jours devant moi. Faut que je trouve une assistante à domicile pour ma darone. Je fais comment sinon ? J'attends qu'elle aille en HP et qu'elle se foute en l'air, c'est ça ? »

Ulysse à son ami David.

Ulysse n'a pas le temps de "voir venir" comme on dit et comme lui proposera son ami après les déconvenues sur lesquelles nous reviendrons. Il est pragmatique. Il sait comment faire pour gagner de l'argent vite et bien, alors les risques il faudra faire avec sans prendre le temps de tenter de les réduire au mieux en balisant le terrain. On saute sur le premier plan venu même si ça sent la galère à venir...

Celui que lui propose David au tout début du film est la location d'un food truck qui fera la tournée des free parties pour vendre des burgers accompagnés d'une boisson rafraîchissante coupée à la kétamine. Les dosages ont été réalisés par le fournisseur de la substance, à savoir un vétérinaire qui est censé récupérer, d'après l'accord financier de départ, vingt-cinq pour cent des recettes... Malheureusement, cet accord va être unilatéralement modifié au dernier moment, et mettre les deux compères dans la galère... Le food truck au nom prédestiné et repérable, l'Enka, prend sa place dans le flot de la free party et distribue à qui se présente, en nombre, sa fameuse boisson à vingt euros le gobelet. Les deux amis encaissent la monnaie mais tout n'ira pas pour le mieux par la suite. D'une part, ils apprennent, par les gars de la surveillance, qui se trouvent être les complices du fournisseur de Kétamine, que les 25% se transforment désormais en 75% et qu'il va falloir les régler sur-le-champ, et d'autre part que les organisateurs de la free party ont repéré leur petit manège et qu'il va falloir plier bagage au plus vite avant que la police se pointe. Sauve qui peut ! Sauf que la surveillance est venue se servir entre-temps et vider la caisse du food truck et embarquer le reste de boisson kétaminée... Tant qu'à faire, faisons que le sort s'acharne un peu plus sur les deux hommes et plaçons sur leur route, de retour à Paris (plus de 500 kilomètres à faire), des douaniers qui les fouillent, et trouvent les quelques billets suspects que David, père de famille divorcé qui doit payer une pension alimentaire à son ex-femme s'il veut continuer à voir son fils, avait dissimulés dans sa chaussette, et ce dans le dos d'Ulysse. Le camion sera fouillé et un gobelet, contenant d'après le chien renifleur quelques traces de stupéfiants, sera embarqué pour être testé plus tard on l'imagine. Le périple des deux hommes prendra fin après quelques coups de



### Extrait

« L'idée du traitement, c'est de se voir tel qu'on est réellement. Et là, je trouve qu'on n'y est pas encore. »

Le psychiatre à Gabrielle, avant qu'un peu plus tard il lui propose la kétamine.

poing échangés sur la route, histoire de remettre les compteurs à zéro entre deux amis dont l'un a trahi l'autre...

Difficile de repartir sur de nouvelles bases après une telle aventure, mais Ulysse reste aux abois. Il est seul et n'a aucun moyen de trouver des aides sociales qui permettraient d'embaucher une aide à domicile pour sa mère, indispensable s'il veut pouvoir se mettre réellement au travail et éviter ainsi de retourner en prison. Son ex-petite-amie est arrivée au bout du chemin dans son accompagnement de Gabrielle, une femme d'une cinquantaine d'années qui perd de plus en plus la tête et sur qui le traitement médicamenteux mis en place jusqu'à présent ne semble pas faire effet. Ulysse veut, lui, se remettre dans le deal, et ne surtout pas s'arrêter sur un échec. Mais il doit aussi trouver une solution pour sa mère et accepter le nouveau traitement que propose de mettre en place le psychiatre hospitalier, un traitement à base de Kétamine... Et c'est là où le bât blesse. Malgré toutes les précautions langagières du médecin et les assurances qu'il donne que le protocole est bien sécurisé dans les dosages pour éviter les déconvenues et les risques d'addiction, Ulysse pose des limites claires et fermes. Pas question que le produit qu'il compte vendre dans les free parties à des teufeurs dont il ne sait rien, et qui ne font pas partie de son entourage, soit mis entre les mains de sa propre mère...

Il va pourtant falloir qu'il lâche prise et, sur les conseils de son ex, qu'il accepte de faire confiance aux médecins qui sont censés savoir ce qu'ils font... Ulysse sait qu'il doit déjà desserrer les dents et essayer de s'apaiser s'il veut que les problèmes s'arrangent, même si les circonstances sont contre lui... La mère d'Ulysse sera finalement hospitalisée quelques mois, et on recommandera à son fils de lui écrire régulièrement pour lui donner des nouvelles positives qui annoncent des perspectives réjouissantes et des espoirs réalistes pour un jeune homme qui démarre à peine sa vie de jeune adulte, vie déjà chargée de préoccupations sérieuses qui mériteraient sûrement un accompagnement tout aussi sérieux... L'histoire ne nous dit pas si Ulysse retournera vers le deal de

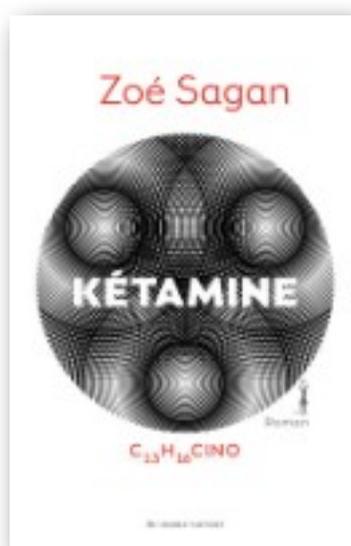


### Extrait

« La famille ! T'as que ce mot là à la bouche. Y'a que toi et moi ici. Qu'est-ce que tu as fait toi pour me donner une famille ? »  
Ulysse à sa mère.

kétamine, produit qui montre ici clairement ses deux facettes, celle de “poison“ qui, à cause de sa prohibition, peut faire qu’Ulysse retourne en prison, et celle de “remède“ pour soulager une mère des affres de sa dépression et ainsi permettre, éventuellement, que son fils s’éloigne du deal... On évite ainsi les raccourcis, de ceux qui aimeraient que l’on associe inévitablement ce produit, comme d’autres stupéfiants, à un univers du deal qui confine au polar noir, et même très noir, et sa consommation au misérabilisme et à un chemin inexorable vers la mort... Seul moment de détente et de soulagement où toute la tension de ce film, court mais intense, redescend, sont les quelques secondes qui suivent la mise sous perfusion de kétamine de Gabrielle et qui clôture le film. Allongée sur son lit d’hôpital, on retrouve le sourire de Gabrielle et on espère alors qu’il sera communicatif... Attendons de voir les bénéfices du traitement non seulement chez cette mère aimante, mais aussi chez un fils soutien de famille malgré lui et qui sait aussi en vouloir à sa mère pour ça... Le séjour en hôpital psychiatrique, tant redouté par Ulysse, constituera peut-être pour lui aussi le moment de répit dont il a tant besoin...

## Mais aussi



### **Kétamine - c13h16c1no**

*Un roman de Zoé Sagan, janvier 2020*

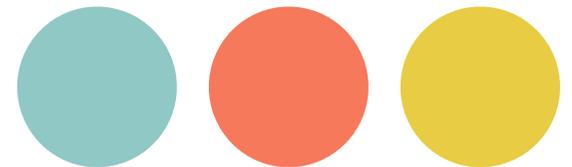
Le pérégrinations d’une auteure de 21 ans qui se présente « officiellement comme la plus vieille intelligence artificielle féminine du 21<sup>ème</sup> siècle. Une intelligence artificielle originellement programmée pour communiquer avec les dauphins et qui a fini par évoluer grâce à la formule moléculaire de la kétamine. »

A close-up photograph of a person's eye. The eye is looking slightly to the right. The iris is replaced by a vibrant, multi-colored contact lens with shades of purple, pink, red, orange, yellow, and green. The eyelashes are long, dark, and appear to be wearing mascara. The skin around the eye is fair and has a soft, natural texture. A semi-transparent white circle is overlaid on the center of the eye, containing the text.

**HORS-PISTE**  
ESSAI  
(ACTUALITÉS)



***Ce voyage aux confins de l'esprit de Michael Pollan, journaliste scientifique, nous embarque sur la planète psychédélique, celle où des substances comme le LSD ou les champignons psilocybes, par exemple, ont acquis du galon... Après avoir eu leurs heures de gloire dans les années 50, et la première moitié des années 60, ils ont été mis au ban de la société, pour enfin renaître au XXIème siècle...***



Dans l'imaginaire collectif, les substances psychédéliques, et le mouvement qui y est associé, le psychédéisme, sont souvent entourés d'un halo de couleurs qui nous projette dans les années 60 et la contre-culture particulièrement médiatisée à cette époque-là. Et pourtant l'aventure avait démarré bien avant, dans un temps où il n'était pas encore question d'usages dits "récréatifs" mais de recherches scientifiques en vue d'usages dits "thérapeutiques". Le coup d'arrêt à cet élan de curiosité, ou du moins à ces usages au grand jour, fut probablement le retrait, en 1966, du laboratoire suisse Sandoz, du Delysid® (LSD), un de ses produits phares, et ce suite aux inquiétudes sociétales qui étaient nées d'une disponibilité croissante du psychédélique et des méfaits qui y été associés alors, méfaits soutenus par une propagande gouvernementale qui ne voyait pas la substance d'un bon œil, surtout ses usagers, et finit par l'interdire au début des années 70... Pendant quelques décennies, le LSD, ainsi que des substances hallucinogènes comme les psilocybes, se furent plus discrètes, réservées à la marge, et l'on sait bien ce que cette marge peut engendrer comme fantasmes et mythes. Mais quand un produit a fait l'objet d'autant de recherches et d'expérimentations, difficile de les enfouir suffisamment profondément pour qu'elles soient hors de portée de scientifiques curieux qui ne cherchent qu'à les faire renaître... Michael Pollan fait partie de ces curieux qui se sont intéressés à cette renaissance de ces psychédéliques et ont essayé de comprendre ce qu'il y avait à retirer de ces substances qui restent encore assez mystérieuses, et même peut-être encore effrayantes pour le commun des mortels.



***Voyage aux confins de l'esprit  
(Ce que le LSD et la  
psilocybine nous apprennent  
sur nous-mêmes, la  
conscience, la mort, les  
addictions et la dépression)***

Un ouvrage de Michael Pollan  
Traduction : Leslie Talaga et  
Caroline Lee  
Editions Quanto, octobre 2019  
444 pages - 23,25 euros



### Extrait p 26-27

« Maintenant que j'avais développé un certain intérêt intellectuel pour ces substances, on aurait pu me croire plus désireux de les essayer. Je ne sais pas vraiment ce que j'attendais : le courage, peut-être, ou la bonne occasion, qui ne semblait pas se présenter dans une vie bien remplie et généralement respectueuse de la loi. Quand j'ai commencé à comparer les bienfaits potentiels dont j'apprenais l'existence aux risques encourus, j'ai été surpris de découvrir que les psychédéliques étaient en réalité beaucoup plus effrayants que dangereux. »

Le journaliste scientifique du New York Times est allé jusqu'à s'essayer à leur consommation en espérant que l'expérience lui en apprendrait un peu plus sur ces produits mais aussi par la même occasion sur lui, et plus globalement, sur le fonctionnement du cerveau... Mais avant de s'aventurer plus avant sur cette renaissance des psychédéliques, sur les mécanismes cérébraux en jeu, et sur les expériences personnelles d'un journaliste, ce dernier tient à faire un bond en arrière dans le temps pour nous raconter l'histoire de ces produits psychoactifs, ancestraux pour certains, et bien plus contemporains pour d'autres, du moins dans leur forme...

Dame nature n'a pas attendu que l'homme s'en mêle pour mettre à notre disposition des plantes, lianes, herbes ou champignons aux vertus psychoactives. Le souci étant probablement pour ces derniers de préserver leur espèce en se protégeant des prédateurs, chamboulant leur cerveau, mais leur donnant aussi l'envie d'y revenir. Les psilocybes semblent en effet avoir suivi, depuis la nuit des temps, les mammifères qui les mangent. Ils ont su se faire accepter et apprécier. Les humains ont pris le relais. Certains grands connaisseurs du psychédélisme pensent que les vertus psychoactives du champignon, et plus globalement des plantes hallucinogènes, sont aussi un moyen d'entrer en communication... La découverte des psilocybes par les Occidentaux date des années 50. Dans le sud du Mexique, les Indiens mazatèques consommaient, bien avant que les Espagnols débarquent, ces champignons hallucinogènes, et ce à des fins médicales et spirituelles. Bien que le mépris des croyances indiennes fût encore de mise dans les années 50, quelques observateurs et chercheurs n'ont pas laissé passer l'occasion d'approfondir l'affaire. Le chimiste suisse Albert Hofmann fut le premier, à la fin des années 50, à identifier, synthétiser et baptiser la molécule active de certains champignons, molécule qu'il appela psilocybine. Même si ces champignons psilocybes, les plus répandus des champignons hallucinogènes, poussent encore dans la nature, les chercheurs n'utilisent désormais dans leurs laboratoires que des petits comprimés blancs qui contiennent tout



### Extrait p.146

« Si Leary a joué un rôle essentiel dans l'histoire moderne des psychédéliques, il n'a jamais été le pionnier qu'il a prétendu être. La marque qu'il a laissée est en fait si profonde qu'il est devenu l'arbre qui cache la forêt. Sa présence a agi comme un champ de distorsion de la réalité, qui a masqué ceux qui l'ont précédé et ceux qui lui ont succédé, une fois son heure de gloire passée. »

de même "l'esprit du champignon" comme l'a affirmé Maria Sabina, cette femme indienne Mazatèque visitée en 1955 par R. Gordon Wasson, journaliste qui expérimenta le champignon et tira un récit de son "trip" pour le magazine Life en 1957. L'article fut lu par des millions de personnes et fit ainsi connaître le champignon, dont les vertus hallucinogènes circulèrent par la suite et alimenta la contre-culture. Nous aurons l'occasion d'y revenir. (Entre parenthèses, Maria Sabina regretta longtemps la publicité que fit le journaliste de son séjour chez les Mazatèques car elle ne fit par la suite qu'attirer les curieux pas toujours bien respectueux de cette culture ancestrale)... Michael Pollan fit l'expérience de ces psilocybes, et notamment d'une espèce appelée azurescens, par l'intermédiaire d'un mycologue, Paul Stamets, spécialiste des champignons avec qui il se mit en marche pour cueillir et goûter ces champignons. L'expérience psychoactive fut vécue par Michael Pollan comme une ouverture à des êtres chers mais aussi à la nature, une contemplation et une communion débarrassée de tout ce qui empêche habituellement une intégration pleine et entière à cette nature. Mais pouvait-il résumer cette expérience à une simple expérience sous drogues qui sollicite les récepteurs sérotoninergiques, ou fallait-il y voir une expérience mystique ? Difficile encore pour l'auteur de répondre à cette question malgré les suites qu'il donna par la suite à ses expérimentations...

Un autre champignon, bien avant le psilocybe, avait suscité l'attention des chimistes. Il s'agit d'un champignon parasite de céréales, notamment du seigle, qu'Albert Hoffman avait découvert à la fin des années 30 et dont il avait créé un dérivé, le diéthylamide de l'acide lysergique (LSD), synthétisé en 1938 et proposé au laboratoire suisse Sandoz, pour lequel il travaillait, comme médicament pour stimuler la circulation du sang. Ce n'est qu'en 1943 que le chimiste découvrit par accident les vertus hallucinogènes du LSD... Et bien avant que des personnalités comme le fameux Timothy Leary lance sa révolution psychédélique dans les années 60, d'autres chercheurs s'intéressèrent au LSD puis aux psilocybes pour approfondir leurs recherches autour des capacités de chamboulement du cerveau et des intérêts médicaux à en tirer... Le LSD et compères ont été alors utilisés, durant une



### Extrait p.19

« Je l'ignorais à l'époque, mais la différence entre ces deux expériences sous l'emprise de la même substance avait révélé quelque chose d'essentiel et de particulier au sujet des psychédéliques : l'influence cruciale des conditions intérieures et extérieures, deux facteurs rassemblés sous l'expression de *set and setting*, le cadre interne, ou *set*, est l'état d'esprit dans lequel le sujet aborde l'expérience, ou ses attentes. Le cadre externe, ou *setting*, est l'environnement dans lequel se déroule cette expérience. »

bonne quinzaine d'années, dans le traitement de multiples pathologies psychiatriques comme la dépression, les troubles obsessionnels compulsifs, la schizophrénie, l'autisme, la détresse existentielle de fin de vie, mais aussi l'addiction, notamment à l'alcool. Les études, financées par l'Etat, et applications concrètes se sont succédées dans un temps où la légalisation de ces substances limitait les freins qu'ont posés par la suite la prohibition. Même la CIA avait initié un programme secret en 1953, appelé MK-Ultra, où le LSD était expérimenté comme sérum de vérité et outil de manipulation mentale... Entre 1950 et 1965, six congrès internationaux se sont tenus et valorisèrent les bénéfices et l'efficacité chez les patients de produits modificateurs de conscience. Des méthodes thérapeutiques furent mises au point et eurent un certain succès jusqu'à ce qu'elles tombent dans l'oubli, ou du moins soient glissées sous le tapis du jour au lendemain comme si tout un pan de la thérapie psychiatrique n'avait jamais vu le jour... Ce sont bien les laboratoires Sandoz qui avaient initié, en finançant les recherches de Hofmann, cette vague d'application thérapeutique de produits qualifiés tout d'abord de substances psychotomimétiques, c'est-à-dire stimulant la psychose, avant que le terme "psychédélique" fasse son apparition et qualifie ces molécules comme permettant "l'expansion de l'âme". La dimension spirituelle ou mystique faisait alors parler d'elle... Si la compréhension des mécanismes neuronaux n'était qu'à son balbutiement, et que les effets des psychédéliques n'étaient pas encore totalement expliqués, il s'agissait de s'appuyer sur un constat, celui que les sujets sous LSD présentaient par exemple des symptômes proches d'épisodes psychotiques ou alors du *delirium tremens* observé chez les usagers d'alcool en manque. A partir de ce constat, il était question de passer à l'action, non sans succès, ni sans problème, en utilisant l'usage pour provoquer un choc salvateur. Bien entendu, il avait été observé depuis longtemps que le cadre du traitement, ainsi que l'état d'esprit du patient, avait une incidence sur le contenu et le vécu de l'expérience, ce que Leary théorisa plus tard et nomma le *set and setting* (voir extrait ci-contre). Bien entendu, tous les usages de



### Extrait p.218

« Là où Leary et la contre-culture ont rompu avec cette approche, c'est lorsqu'ils ont décidé qu'aucun cadre - médical, religieux ou scientifique - n'était nécessaire et qu'une approche personnelle, non guidée, était suffisante. Ce qui s'est révélé risqué, et probablement une erreur. Mais comment aurait-il été possible de le savoir avant de l'avoir expérimenté ? Jusqu'en 1943, jamais notre société n'avait eu accès à des substances capables de modifier notre conscience de façon aussi puissante. »

drogues sont soumis à cette règle du *set and setting*, mais plus particulièrement les usages de psychédéliques, a-t-on observé... Pour la psychanalyse de l'époque, ces psychédéliques permettaient d'ouvrir la route vers l'inconscient, bien plus rapidement que les rêves préconisés par Freud... A la fin des années 50, le LSD et les psilocybes étaient couramment utilisés en psychanalyse, et les "peoples" de l'époque ne se cachaient pas d'en faire l'usage dans ce cadre, avant qu'ils n'en sortent petit à petit pour entre dans une consommation "récréative"...

Des personnalités fortes, prosélytes des psychédéliques, firent alors leur apparition. Des hommes comme Al Hubbard ou Timothy Leary firent la promotion de ces substances et tentèrent de faire de leur diffusion un outil de transformation des consciences et d'un changement profond de la société. Hubbard était plutôt partant pour une diffusion par les élites, alors que Leary pensait lui qu'il fallait commencer par Monsieur et Madame tout le monde... La diffusion du LSD, grâce à sa commercialisation par les laboratoires Sandoz, mais aussi grâce aux fabrications artisanales ici et là, fit sortir les substances d'un usage thérapeutique pour les introduire dans les usages non médicaux d'une contre-culture à qui le produit échappa, ce qui fit peur à l'establishment. Et quoi de mieux alors que de stigmatiser un produit pour que l'opprobre retombe sur ses usagers. Des articles critiques firent alors leur apparition, et la machine s'emballa rapidement avec des médias qui, comme ils savent si bien le faire, s'engouffrèrent dans la brèche du sensationnalisme, et diffusèrent des informations qui inquiétèrent (certaines à juste titre, il ne faut pas le nier) les autorités. Les usages n'étaient plus sous contrôle. Il fallait reprendre la main, quitte à se diriger vers l'extrême inverse, comme souvent, à savoir la prohibition pure et simple... Toujours est-il qu'en 1966, sous la pression des autorités, le produit fut retiré du marché par Sandoz qui remit ses stocks au gouvernement, et disparut alors des radars... Un seul programme de recherche en cours subsista, celui d'un centre psychiatrique du Maryland, à String Grove. La recherche entra alors dans la clandestinité... Beaucoup de spécialistes des psychédéliques reprochent encore à Leary d'avoir



### Extrait p.79

« J'ai eu le sentiment que des mystères m'étaient dévoilés, mais ils me paraissaient pourtant familiers ; j'avais plutôt l'impression qu'on me rappelait des choses que je savais déjà. J'ai eu l'impression d'être initié à des dimensions de l'existence dont la plupart des gens n'ont pas connaissance, notamment la nette sensation que la mort est illusoire, dans le sens où c'est une porte que nous franchissons vers un autre niveau d'existence, et que nous sommes éjectés d'une éternité où nous retournerons. »

ouvert un peu trop grand la porte aux usages débridés des substances, tout en lui reconnaissant tout de même que la vague d'intérêts qui déferla à ce moment-là sur les psychédéliques donna naissance aux chercheurs d'aujourd'hui...

La renaissance des psychédéliques, Michael Pollan la situe en 2006, autour de trois événements : le centenaire de la naissance d'Albert Hofmann et le colloque qui était organisé à ce moment-là à Bâle, en Suisse, et qui reboosta beaucoup de scientifiques présents ; une décision de la Cour Suprême des Etats-Unis qui accorda le droit à l'UDV (l'Union du Végétal) d'importer sur le territoire américain, pour leurs rituels religieux, de l'ayahuasca (contenant de la DMT, substance illégale) ouvrant ainsi la porte à la légalisation des usages de psychédéliques, du moins dans un cadre religieux ; et enfin la parution médiatisée d'un article de Roland Griffiths, éminent scientifique, loin d'être associé alors à la recherche sur les psychédéliques, mais ayant fait état d'expériences concluantes menées dans son laboratoire... Des chercheurs amateurs, comme Bob Jesse ou Rick Doblin, expérimentateurs des produits sur eux-mêmes, comme ça se faisait beaucoup, prirent leur part dans la réalisation d'expériences et la diffusion d'études tentant de mettre en avant les bénéfices de ces psychédéliques, s'appuyant en partie sur toutes les recherches menées publiquement jusqu'en 1966, puis clandestinement par la suite. L'une des expériences les plus célèbres fut celle menée en 1962 par un psychiatre pasteur qui administra à une vingtaine d'étudiants en théologie, avant de les faire assister à une cérémonie religieuse du vendredi saint, un comprimé de poudre blanche qui contenait, ou pas, de la psilocybine. Cette première expérience en double aveugle fut suffisamment marquante pour que plus de vingt ans plus tard les anciens étudiants (ceux qui avaient ingéré le comprimé psychoactif) s'en souviennent comme d'une expérience d'usage ayant changé leur vie de manière profonde et durable. Elle fut librement adaptée en 1998 pour tenter de déterminer si la psilocybine pouvait susciter une expérience transcendantale... Les retours de ces expériences, qualifiées de mystiques, mettent en avant, comme tant d'autres, quelques



### Extrait p.84

« Comment évaluer les “perspectives” que ces personnes rapportent de leurs voyages psychédéliques ? Quelle valeur leur accorder ? D’où peut provenir la matière qui constitue ces rêves éveillés ou, selon les mots d’un participant “ces films intrapsychiques” ? De l’inconscient, des suggestions de leurs guides et du cadre dans lequel se déroule l’expérience ? Ou, comme le pense de nombreux participants, de l’univers ou d’un au-delà ? Et en dernier lieu, quel est le sens de ces états mystiques de la conscience pour l’esprit humain ou l’univers ? »

particularités des effets des psychédéliques à forte dose, à savoir ce ressenti, et même conviction, qu’une vérité nouvelle est révélée par le produit mais aussi que l’ego s’efface totalement pour laisser la place à de nouvelles perceptions... Ces impressions sont bien entendus sources de questions essentielles et incontournables, celles que se posent inévitablement l’auteur de l’ouvrage après avoir emmagasiné toutes ces informations auprès de scientifiques travaillant au coeur de la recherche. Elles sont présentées dans l’extrait ci-contre, et quelques réponses sont apportées par la suite... Michael Pollan expérimentera lui-même les substances pour essayer de mieux comprendre tout ça, ou du moins de mettre des images sur les mots de récits difficiles parfois à appréhender quand on n’a pas vécu le trip soi-même, il en convient...

Après s’être essayé à des rencontres de thérapeutes ne lui inspirant pas réellement confiance, et après avoir demandé à son cardiologue si les expériences à venir sous psilocybine étaient risquées pour le sexagénaire qu’il était, Michael Pollan tente pour commencer, accompagné d’un guide, l’usage de LSD, à dose progressive. L’expérience, même s’il la trouve concluante, le déçoit un peu. Les effets pourraient être résumés à des hallucinations l’embarquant dans un univers forestier complexe où les rencontres avec des proches se succèdent, mais rien ici de ce qu’il aurait pu appeler une expérience mystique ou transcendantale où l’ego se dissout. Tout était peut-être encore trop sous contrôle. Il suffit d’enlever le masque couvrant ses yeux pendant la séance pour que la réalité réapparaisse... La deuxième tentative a à voir avec l’ingestion de psilocybes, coupés avec du chocolat pour atténuer le goût terreux des champignons. Là encore, la guide qui accompagne le journaliste augmente prudemment les doses petit à petit avec l’accord de Michael Pollan. Le monde qui s’offre alors à la vue du journaliste n’est plus végétal, mais numérique. Là encore, il suffit d’enlever le masque pour que les visions disparaissent. Jusqu’au moment où cette sensation de dissolution de l’ego, tant recherchée, finit par se produire, et est alors vécue par Pollan comme totalement naturelle et en rien problématique. « *Le “Je” n’est plus qu’une liasse de petits papiers, pas plus grands*



### Extrait p.289-290

« S'il y a bien une chose que ces expériences m'ont montrées, c'est à quel point l'égo...  
... s'interpose entre nous et les autres dimensions de l'expérience du monde ou des confins de notre esprit. Les psychédéliques témoignent de ce que les bouddhistes essaient de nous dire depuis longtemps, et que je n'avais jamais vraiment compris : que la conscience est beaucoup plus vaste que l'égo, comme nous en ferions tous l'expérience si celui-ci voulait bien la boucler. Et que sa dissolution (ou sa transcendance) n'a rien de dangereux ; elle est même préalable à toute évolution spirituelle. »

que des Post-it, s'éparpillant au vent. ». Le plus réjouissant pour lui fut surtout qu'une autre approche de la réalité soit proposée dans son trip, loin des conditionnements et certitudes habituelles bien figées. Il faisait, en quelque sorte du hors-piste... La troisième substance vers laquelle s'orienta le journaliste fut la 5-MeO-DMT, molécule contenue dans le venin d'un crapaud que l'on trouve au Mexique dans le désert de Sonora. Ce venin doit être mis à sécher avant d'être fumé par l'intermédiaire d'une pipe. Les effets arrivent quasi immédiatement et sont très puissants. Là encore la sensation de dissolution de l'égo, ici en confettis plutôt qu'en post-it, se produit avec le passage d'un sentiment de pureté et de terreur à une joie extatique. Cette expérience, que Michael Pollan qualifie de "spirituelle" sans l'associer au surnaturel, lui confirme que de « puissants phénomènes mentaux apparaissent lorsque l'égo est réduit au silence ». Pollan reconnaît qu'il est bien difficile de décrire précisément le contenu de ces expériences sous psychédéliques tant les mots manquent pour exprimer les sensations et images traversées. Une chose est sûre : de nouvelles dimensions sont traversées, dimensions que l'égo nous empêche probablement d'atteindre. Ces nouveaux états de conscience sont visiblement capables de changer chez l'utilisateur la perception du monde, et ce de façon durable...

Il se passe donc quelque chose de particulier dans le cerveau, puisque c'est de là que tout part... Alors Michael Pollan ne pouvait avoir vécu toutes ces expériences sans aller rencontrer des spécialistes qui l'éclairent au mieux sur les mécanismes en jeu dans le cerveau, sachant par avance que la spéculation a encore sa place dans un domaine en recherches et découvertes permanentes... Partons de la base : le LSD, la spicocybine et la DMT sont des molécules faisant partie de la famille des tryptamines, ce qui est le cas aussi d'une substance endogène, sécrétée par le cerveau, la sérotonine. Les récepteurs à sérotonine sont donc susceptibles d'accueillir (comme des clés dans des serrures on dit souvent) ces molécules exogènes, précipitant alors une réaction en chaîne de transmissions neuronales. Si le psychédélique est suffisamment puissant, l'état d'éveil est



### Extrait p.311

« Carhart-Harris soupçonne qu'à certains moments de l'expérience psychédélique la confiance du cerveau dans son expérience de la réalité s'effondre et que cela permet à davantage d'informations du monde extérieur de passer à travers le filtre. Mais quand toutes ces données sensorielles menacent de nous submerger, l'esprit génère frénétiquement de nouveaux concepts (fous ou brillants, peu importe) pour essayer de donner un sens à tout cela... ... C'est-à-dire s'employer à réduire l'incertitude en se racontant des histoires. »

bousculé, mais sans que la personne soit anesthésiée. Elle a donc accès à d'autres niveaux de conscience... Un laboratoire s'intéressera particulièrement à l'expérience psychédélique dans ces impacts neuronaux, c'est celui du psychopharmacologue David Nutt, connu pour avoir rendu en 2009 au gouvernement britannique qui l'avait missionné, un rapport plaçant l'alcool au-dessus du cannabis dans l'échelle de toxicité des substances psychoactives, ce qui valut au scientifique d'être mis sur la touche. Toujours est-il qu'un jeune diplômé du nom de Robin Carhart-Harris, interrogé par le journaliste Michael Pollan, intégra la même année le laboratoire de David Nutt pour tenter un certain nombre d'expériences et essayer de comprendre un peu mieux comment les psychédéliques pouvaient nous ouvrir autant de portes pourtant habituellement bien verrouillées... Il n'hésita pas à être son propre cobaye pour mettre au jour le constat qui est que les psychédéliques réduisent l'activité de ce que l'on appelle le « *réseau du mode par défaut* », réseau permettant de relier entre elles certaines zones du cerveau impliquées dans la mémoire et les émotions. Ce réseau, quand il est en activité, permet à l'esprit de vagabonder, et recentre alors la personne vers soi et son égo, égo qui est le fruit de l'élaboration de constructions et projections mentales. Désactiver ce réseau avec les psychédéliques permettrait donc la dissolution de cet égo si encombrant et l'accès à des états de conscience extra-ordinaire. C'est la raison pour laquelle certains psychanalystes pensent que les psychédéliques, tout comme les rêves, peuvent nous donner accès à ce qu'ils appellent l'inconscient. Les mêmes mécanismes seraient engagés avec la méditation par exemple, certains exercices de respiration, le jeûne prolongé, des expériences traumatisantes, ou du sport extrême... Le *réseau du mode par défaut* aurait aussi le rôle de filtre de toutes les informations qui nous parviennent et qui seraient difficiles à gérer si un médiateur n'était pas là pour faire le tri et nous permettre de vivre de manière plus efficace, au détriment alors de l'ouverture que proposent les psychédéliques... Débarrassé de toutes ces contraintes cérébrales, le cerveau peut explorer d'autres dimensions, mais si les informations, alors



### Extrait p.382

« C'est comme si les psychédéliques damaient provisoirement la pente. Les pistes les plus marquées disparaissent, et la luge peut alors aller dans d'autres directions, explorer de nouveaux paysages et, littéralement, tracer de nouveaux chemins. Quand la neige est fraîche, l'esprit est très impressionnable et la moindre impulsion - une chanson, une intention ou la suggestion d'un thérapeute - peut avoir un effet radical sur la direction choisie. »

traitées, viennent du dehors, il faut bien qu'un nouveau tri s'opère et qu'une histoire soit racontée...

C'est quand des schémas de pensées extrêmement rigides, que l'on observe dans certaines psychoses ou addictions, sont remis à plat ou mis à mal que la thérapie sous psychédéliques a sa raison d'être... Un certain nombre de pathologies, affections ou troubles seraient donc susceptibles d'être traités par l'intermédiaire des psychédéliques. Michael Pollan revient sur trois d'entre eux en particulier... Tout d'abord, des expériences ont été réalisées sur des sujets gravement malades présentant des angoisses liées à la mort. Suite à une administration de LSD, certains patients auraient réussi à dissiper, ou du moins à diminuer, cette peur de mourir, et ce en ressentant comme la possibilité d'une poursuite de la conscience au-delà de la mort physique, comme s'ils l'avaient vécue sous effets. La mort a déjà été affrontée, en quelque sorte, et ferait alors moins peur... Un autre domaine semble potentiellement intéressant à explorer, comme ce fut le cas dans les années 50, celui du traitement des addictions. Des expériences ont été réalisées, entre autres, sur des fumeurs auxquels on a administré de la psilocybine. L'acte même de fumer aurait alors chez certains d'entre eux totalement perdu de son intérêt. Concernant l'alcoolodépendance, des études sont menées actuellement aux Etats-Unis, et les premiers résultats seraient assez concluants... Les addictions reposant souvent sur des habitudes ancrées et des enlacements, la "claque chimique" reçue avec l'usage de psychédéliques permettrait de remettre le système à neuf... Le troisième domaine dans lequel les psychédéliques auraient leur place est celui de la dépression avec cette idée d'aller fouiller l'inconscient pour traiter des traumatismes...

Alors bien sûr, l'on peut penser que l'effet placebo de ces expériences sous psychédéliques a joué son rôle, et qu'il n'y a pas de vérité scientifique absolue à tirer de tous ces traitements expérimentaux, d'autant que comme on l'a déjà dit, l'état d'esprit du patient et le contexte jouent un rôle essentiel dans le ressenti et l'impact de l'expérience. Le produit ne fait pas tout, on le sait bien

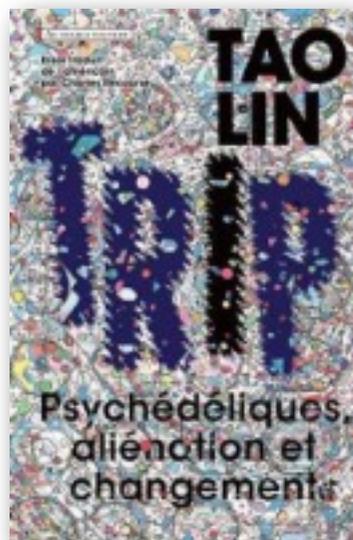


### Extrait p.405

« Le voyage psychédélique se déroule entièrement dans notre tête, mais il n'est pas pour autant irréel. C'est une expérience, pour certains l'une des plus profondes qu'il leur ait été donné de vivre. En tant que tel, le voyage psychédélique figure parmi les moments marquants d'une vie. Il peut servir de référence, de guide, de source et, selon chacun, de message spirituel ou de sanctuaire. Pour moi, ces expériences sont devenues des points de repère auxquels me référer pour poursuivre ma quête de sens. »

désormais. Mais après tout, qu'importe qu'il s'agisse d'une croyance ou pas, que le mysticisme ou la science soit en confrontation, que de nouvelles dimensions de la réalité soient ou non accessibles avec ces substances. Tant que la souffrance disparaît, le scientifique peut s'effacer un temps au profit du thérapeute, à condition bien entendu que celui-ci prenne toutes les précautions chimiques nécessaires, le recul indispensable et la bonne distance avec le produit, le sujet et l'expérience pour que cette dernière ne soit pas désastreuse... Si le guide est sérieux et prudent et que le terrain est balisé, alors cette aventure thérapeutique en vaut peut-être la chandelle... Quand à savoir si l'usage récréatif doit pouvoir avoir sa place à côté d'un usage thérapeutique, nous continuons à penser que ces deux usages ne sont pas si éloignés l'un de l'autre, le bien-être étant toujours au cœur des préoccupations du consommateur... Toujours est-il que Michael Pollan, journaliste usager, curieux avant d'être patient, a su, avec cet ouvrage, ouvrir un univers parfois moqué car méconnu et chargé de tant de représentations erronées qu'il faudra probablement un certain temps pour que l'intérêt qui était porté à ces substances suite à leur découverte dans les années 50, reprenne une place qui ne soit pas à la marge...

## Mais aussi ●●●



### *Trip*

### ***Psychédéliques, aliénation et changements***

*Un essai-récit de Tao Lin*

*Editions Au Diable Vauvert, octobre 2019*

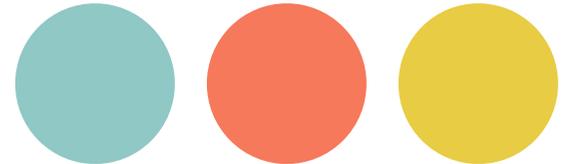
Cet ouvrage donne la parole à un psychonaute américain qui raconte ses usages successifs de psychédéliques, et prend appui sur la littérature les concernant, pour nous éclairer sur ses expériences...

A night cityscape featuring several tall buildings with lit windows. A large, semi-transparent circular graphic is centered over the image, containing text. The background is a deep blue, suggesting twilight or night. The buildings are densely packed, and the overall atmosphere is urban and modern.

**DEALERS  
EN POLITIQUE**  
DOCUMENTAIRE  
(ACTUALITÉS)



**Dans la série Les gangsters de la République, ce documentaire de Frédéric Floquin et Julien Johan, diffusé sur France 5, nous raconte comment le narcobanditisme à la française s'est transformé au fil du temps au profit de ce que certains nomme les "caïds des cités" qui ont su prendre le relais des anciens du milieu, imposer leur loi de la drogue et s'arranger avec les hommes politiques locaux pour agir en toute impunité...**



Il fut un temps où le deal à la française abreuvé les Etats-Unis en héroïne fabriquée essentiellement dans des laboratoires clandestins marseillais qui faisaient travailler des chimistes corses qui savaient transformer une morphine base turque en produit particulièrement pur. Tant que les consommateurs étaient américains, pas de raison pour le pouvoir en place de se préoccuper plus que ça de ce qui se tramait dans ce que l'on appelait *le milieu*, *milieu* qui vivait de bien d'autres formes d'activités illégales : braquages, machines à sous, proxénétisme, etc... La French Connection était un problème américain avant d'être un problème français. Les usages en France étaient résiduels, et ne constituaient donc pas un problème sanitaire. Il a suffi, au début des années 70, que les Américains déclarent leur guerre à la drogue pour que le reste du monde, dont la France, suive le mouvement. En février 1971, un protocole d'accord est signé entre la France et les Etats-Unis pour que les autorités françaises déploient enfin des moyens conséquents pour une lutte sans merci contre ce trafic et ces usages qui « *assassinaient notre jeunesse* », entendait-on. Et quand la machine est en marche et qu'elle n'a pas l'habitude de faire les choses à moitié, les truands qui s'étaient engagés dans ce business, considéré comme facile et très lucratif, se sont vus pourchassés comme jamais pour un commerce qui aurait dû désormais leur brûler les doigts. Beaucoup considèrent aujourd'hui que s'ils s'étaient contentés des affaires traditionnelles ils n'auraient pas fait autant de prison, les peines pour trafic de stupéfiants défiant toute concurrence... La république avait décidé de son nouveau cheval de bataille et



**Les gangsters de la république**  
**La loi de la drogue**

Un documentaire télévisuel  
de Frédéric Floquin  
et Julien Johan  
Diffusion France 5, janvier 2020  
Durée : 52 mns



n'avait pas imaginé qu'elle devrait, quelques décennies plus tard, accepter quelques arrangements avec les dealers pour garder le pouvoir et acheter une forme de paix sociale... Les cinquante ans de guerre contre la drogue n'ont fait que brouiller les pistes et en rien, quoi qu'il en soit, éradiqué les trafics, bien au contraire. L'économie des stupéfiants est prospère et renverse souvent les rapports de forces. La prohibition des drogues n'a fait que remplir les poches du banditisme et vider les caisses de l'état qui pense, à n'en pas douter et malgré tout, s'y retrouver... Comme le dit Alain Bauer, professeur de criminologie, il n'y a pas trente-six méthodes pour régler un problème criminel, et ce qu'il appelle "le compromis territorial" est le plus souvent utilisé comme « *base naturelle de la survie politique* », ce qui signifie que pour garder le pouvoir dans la municipalité, on en lâche un peu dans certains quartiers au risque que ça nous échappe...

*Les gangsters de la République*, ce sont quelques noms qui reviennent régulièrement dans les reportages et documentaires et qui prennent facilement la parole pour expliquer comment le trafic fonctionnait à la fin du XXème siècle et comment les acteurs de ce trafic se sont métamorphosés au gré des défections successives de ceux du *milieu*. A quelques exceptions près, tous ceux qui sont interrogés dans ce documentaire ont fait quelques années de prison et parlent à visage découvert. Même si le business de la drogue a toujours été bien moins vu que d'autres business clandestins, car considéré comme mortifère, donc moralement moins accepté par les pouvoirs publics, la voyoucratie de l'époque n'y voyait qu'un moyen de plus de se faire de l'argent, vite et bien, sans préoccupation sanitaire d'aucune sorte... Francis, dit "le belge" et Tony l'Anguille, braqueurs ; William Perrin, dit "Le Grand", perceur de coffre ; Bernard André, dit "Le baron", ancien cambrioleur ; Michel Lepage, ancien braqueur, etc... Tous ces hommes se sont reconvertis dans le trafic de stupéfiants à un moment ou à un autre. Ils ont commencé dans le trafic d'héroïne à l'époque de la French Connection, puis se sont tournés vers le trafic de cannabis et/ou de cocaïne. Mais tous ont fait leur temps et appartiennent désormais à la vieille école, de celle qui a

### Extrait

« C'est facile. T'arrive toujours à trouver un passage. C'est tellement facile. Et puis le blé que ça te rapporte... Tu comprends, voilà, c'est ça... »  
William Perrin, dit "Le Grand"  
ancien perceur de coffre,  
reconverti dans le trafic de  
stups à 40 ans



## Extrait

« Quand t'as quinze ans, seize ans, et que tu ne peux pas demander aux parents d'acheter ta paire de baskets, ton survêtement... Ce sont des trucs qui coûtent extrêmement cher, hé bien tu rentres naturellement dans le business, voilà... Je faisais travailler une quinzaine de personnes. Alors quand tu fais travailler, que tu donnes à manger aux gens, alors forcément tu fais vivre les gens autour de toi, mais aussi tu fais vivre les petites entreprises qui sont autour du quartier. Y'a la boulangerie, y'a le café du coin, l'épicier, la pharmacie, ce qui fait qu'il y avait une vie économique. »  
Sakho, ancien dealer.

raccroché les crampons après être tombée dans les années 90. Ces anciens ont connu la prison ou ont été poussés dehors par d'autres, plus jeunes et d'un autre monde... Gérard Fauré, ancien braqueur et surnommé "le prince de la cocaïne" est passé par là et raconte que dans le trafic de drogues, les risques étaient bien plus grands car les clients plus à même de "balancer"...

Mais revenons en arrière. Les changements dans le milieu du deal ont opéré à partir des années 80. L'héroïne a fait son apparition dans les cités ainsi que des ravages sanitaires dans une population de jeunes, consommateurs à ce moment-là et non pas dealers. L'inquiétude des politiques s'est transformée alors en une répression plus importante du trafic, et les peines ont été gravement alourdies. Les acteurs du *milieu* ont, malheureusement pour eux, eu du mal à profiter de leurs affinités avec les politiques pour sauver leur peau ou atténuer leur peine. Quand il s'agit de trafic de drogue, tolérance zéro à ce moment-là... Alors, quand la cavalerie occupe le terrain, les truands vont se positionner en Espagne et surtout à Marbella dans le sud, face aux côtes marocaines. Le "parrain" qui occupe le terrain est alors Charles Ferran. Déjà à ce moment-là le *milieu* entretient des relations troubles avec les autorités politiques en place et pratique l'échange de bons procédés. Quand les hommes politiques ont besoin de venger les exactions des groupes indépendantistes comme l'E.T.A., ils savent faire appel aux aspirations criminelles des *bandits* qui exécutent les indésirables aussi bien sur le territoire espagnol que sur le territoire français. Les clés du business illégal à Marbella sont alors déposées dans les mains de Charles Ferran qui saura avec ouvrir le maximum de portes... Il se met en affaire avec les anciens de la French qui débarquent en nombre en Espagne comme s'ils étaient chez eux, et profitent là, en toute impunité, des fruits de leur narcobusiness. Les affaires sont alors florissantes entre le Maroc, et sa résine de cannabis, l'Espagne et la France. Bernard André fait partie de ceux qui inventeront en quelque sorte le go fast pour faire remonter de Marbella jusqu'à Paris le cannabis à vitesse grand V. 500 kilos de cannabis tous les quinze jours à deux cents kilomètres heure...



### Extrait

« Quand on choisit de faire la politique des grands frères, ça dépend quel était l'objectif. Si l'objectif c'est la paix sociale et être élu aux élections, ça peut marcher, et en général, ça a marché. Si la politique est d'éradiquer l'activité criminelle, c'est pas fait pour ça non plus, c'est fait pour éradiquer la visibilité de l'activité criminelle, en tout cas le fait que ça se voit trop. »

Alain Bauer, professeur de criminologie

Le milieu français est donc en position de force et profite d'un maximum de complicités en Espagne pour faire prospérer un commerce de cannabis qui va s'avérer particulièrement lucratif dans les années 90-2000. L'offre est importante et elle va rencontrer la demande... Ce sont alors les banlieues des grandes villes qui réceptionnent le produit car c'est là que la main d'oeuvre est disponible, encouragée par une désespérance socio-économique qui invite les jeunes à s'aventurer dans le narcobusiness. Le commerce du cannabis, même s'il fait sa loi dans certains quartiers, fait vivre ces derniers en donnant du travail à une population de jeunes qui n'en trouve pas ailleurs. Il remplit les poches de certains, ce qui n'est pas pour plaire à tous ceux qui subissent malgré tout la loi du plus fort... Beaucoup d'élus vont alors mettre en place une politique dite "des grands frères". On achète la paix sociale en mettant en place un certain nombre d'arrangements qui consistent à fermer les yeux sur les trafics, à aider certains plus que d'autres et ainsi assurer une réélection en laissant penser que l'on est capable de maintenir la paix dans sa ville. On ne fait en fait que graisser la patte des chefs de réseau, en mettant dans sa poche les acteurs influents, embauchés à la mairie pour "donner un coup de main"... Sakho, 41 ans, ancien trafiquant de Seine-Saint-Denis, condamné à 8 ans en 1999, nous explique qu'à partir du moment où les liquidités circulent dans le quartier, le calme est établi. De plus, les dealers se sentent valorisés par les approches des équipes municipales. La reconnaissance leur permet de se sociabiliser et de ne plus se sentir en marge. Le pouvoir politique aide alors les voyous à construire une forme d'impunité dans les têtes et dans les actes...

Alors qu'au niveau international, le pouvoir policier enregistre au début des années 2000 des succès non négligeables avec des saisies successives importantes, et que quelques barons de la drogue tombent, au niveau local les choses sont bien moins simples et les dealers ont l'avantage du terrain, un terrain qui n'est pas favorable aux forces de l'ordre qui sont loin de jouer à domicile... Alors que la république tente, en vain, à grand renfort d'interventions policières musclées, de reprendre le contrôle de



### Extrait

« Plus t'es fort dans le quartier et plus on te respecte. La ville te respecte. Des gens qui sont à la mairie te respectent. Donc on t'appelle pour des réunions. On t'appelle pour te demander ton avis. Et tout de suite tu te sens important, voilà. Il y a eu un recrutement massif, énormément de gens de chez nous, mais même dans des villes de droite, où des gens qui faisaient partie du business arrivaient en mairie et étaient fonctionnaire facilement, sans forcément aller au travail. »  
Sakho, ancien dealer.

ces territoires appelés plus tard *territoires perdus de la république*, là où le narcobusiness est florissant, dealers et politiques se mettent d'accord pour que le calme dans les cités soit la règle, ce qui arrange tout le monde : le dealer, qui maintient ainsi une tranquillité bénéfique au commerce, et le politique qui voit sa ville artificiellement se pacifier... L'exemple de Marseille, proposé dans ce documentaire, est intéressant. Pendant les grandes émeutes de 2005, aucun problème n'a été recensé dans les cités... L'affaire de la vice-présidente socialiste de la région PACA est assez révélatrice des arrangements possibles entre acteurs du trafic et acteurs politiques. Sylvie Andrieux sera soupçonnée d'avoir mis en place un système de financement public d'associations fictives pour pouvoir faire campagne dans les quartiers "difficiles". Elle sera condamnée à quatre ans de prison, dont un ferme, et 5 ans d'inéligibilité. Elle démissionne en 2009... Autre exemple, A Bagnolet (banlieue nord de Paris), un responsable de local associatif profite de sa position pour entreposer des kilos de cocaïne. Le local était particulièrement bien situé sur la route vers la Hollande. L'homme avait été embauché par la mairie pour museler l'opposition. En échange, il bénéficiait de certaines largesses concernant le trafic familial... Ces deux dernières affaires sont emblématiques des priorités de certains élus qui préfèrent se rapprocher des dealers plutôt que d'améliorer la situation sociale et économique des habitants des quartiers déshérités...

Malheureusement, quand on cède le pouvoir aux caïds des cités, on laisse la porte ouverte aux plus violents d'entre eux. En 2005 Farid Berrahma, jeune délinquant des cités marseillaises que Tony l'anguille avait pris sous son aile en prison, sort de détention et veut prendre la main sur tout le business autour de l'étang de Berre, à savoir essentiellement les machines à sous et le trafic de drogues. L'homme est particulièrement violent. Rock Colombani, un homme de main corse, en fait les frais et est assassiné sauvagement, ce qui ne plaît pas à ses amis qui tuent en retour Farid Berrahma. Le milieu corse a abandonné aux jeunes de cité le trafic de drogue, mais pas question de céder le reste... Depuis lors, les caïds se consacrent exclusivement au narcotrafic. Mais pour



### Extrait

« Personne n'a un intérêt à une éradication musclée de l'ensemble des activités criminelles. D'abord parce qu'on ne sait pas si ça ne va pas tout faire sauter, et ensuite parce qu'on dit qu'une fois qu'on a fait ça, de quoi les gens qui sont dans le système vont-ils vivre ? »  
Alain Bauer, professeur de criminologie

grossir, il faut alors empiéter sur le territoire d'à côté, et c'est là que les guerres de gangs meurtrières font leur apparition. La violence est exacerbée et déstabilise des quartiers sans que l'on cherche une nouvelle fois à traiter les problèmes à la racine...

Alors bien sûr, les hommes politiques qui ne sont plus aux affaires, comme Charles Pasqua, ex-ministre de Jacques Chirac ou Daniel Vaillant, ex-ministre de François Mitterrand, interrogés dans le documentaire, peuvent bien affirmer désormais leur point de vue en faveur d'une légalisation contrôlée, les hommes et femmes actuellement au pouvoir, à quelques exceptions près, défendent encore et toujours l'idée que le statu quo répressif des politiques en matière de trafic, et d'usage, reste la meilleure des solutions... Les dealers auront toujours intérêt à ce que leurs affaires prospèrent, et s'il faut pour ça déplacer leurs activités vers les escroqueries et les marchés publics, et pénétrer les arcanes du pouvoir local, ils ne se gêneront pas. C'est ce que redoute en tout cas par exemple dans ce documentaire Jacques Dallest, procureur de la république, qui parle de risques de phénomène de mafiosisation du *milieu*, quand le banditisme pénètre le monde économique et politique... Rien de bien encourageant en somme...

## Mais aussi



### ***Trafics - Le temps des pionniers***

*Un documentaire de Frédéric Ploquin et Julien Johan*

« Comment les bandits français sont-ils devenus les rois du trafic ? Comment ont-ils bâti leur empire de contrebande dans le monde entier ? Héroïne, cannabis, machines à sous, cocaïne, blanchiment d'argent... en remontant les routes des plus gros trafics nous raconterons l'histoire de ces trafiquants qui ont parcouru le monde à la recherche d'eldorados et ont su développer en 50 ans un modèle de réussite commerciale. »



**CITÉ  
DOPAMINE**

**# 13  
FICTION**



## CITÉ DOPAMINE #13

*Projetons-nous dans un temps ou dimension imaginaire. Dans cette ville-monde, les drogues sont le quotidien de chaque citoyen. Certaines sont légales, d'autres illégales. Certaines circulent depuis des années mais d'autres apparaissent régulièrement. Certaines nous sont familières, d'autres sont fictionnelles... Dans cette Cité imaginaire, les produits dont l'usage et le trafic sont autorisés ou alors prohibés ne sont pas toujours ceux auxquels on aurait pensé... Bousculons nos repères... Les pages qui suivent sont tirées du journal de bord d'un journaliste observateur, enquêteur et polyconsommateur de drogues. En balade dans la ville, un moment, une image volée, une fenêtre ouverte ou fermée, un événement, déclenche une narration : souvenirs, sentiments, envies, réflexions, sensations, découvertes, ou simplement récits d'événements...*

Chaque numéro de cette série accompagne chacun des numéros de la revue DOPAMINE.

SAISON  
01

ÉPISODE

#13

« Exposer là les corps c'est les montrer en exemple à ceux qui continuent de tenter le diable comme on entend encore. »

L'image des corps empilés en trois dimensions, c'est pour impressionner son monde. Derrière des grilles, coincés entre trois murs glauques, on donne à voir ceux que la Cité a su anéantir. Si l'on pousse du pied un ou deux torses, une ou deux jambes, alors on s'apercevra assez vite qu'une connaissance, de près ou de loin, fait partie du tas d'hommes et de femmes laissées là en attendant d'être balancés hors les murs d'une ville qui en a soupé, comme on dit, des usagers qui n'ont pas voulu entendre les messages d'alertes sanitaires. Exposer là les corps ce sont les montrer en exemple à ceux qui continuent de tenter le diable comme on entend encore. On fait sa propagande comme on peut... On affiche également, en grands formats, les chiffres de la mortalité sur les murs alentour, et tous les jours on les fait grimper en flèche sans



**« On a tout tenté pour décourager les fumeurs, mais rien n'y a fait, même pas la prohibition totale... »**

que l'on soit vraiment sûr de leur exactitude. Difficile avec les produits illégaux comme le tabac de savoir ce qu'il en est réellement. Les poumons et autres organes sollicités ne sont pas toujours aussi bavards qu'on le voudrait bien, ou du moins ils ne désignent pas toujours un seul et unique coupable. La Cité a su depuis quelques décennies libérer un certain nombre d'agents toxiques qui ont eu leur mot à dire et ont su se faire entendre... Toujours est-il qu'avec ces campagnes de délation, appelons-les comme ça car, après tout, il s'agit bien de désigner en pointant du doigt un présumé coupable, les autorités veulent faire comprendre à la population qu'il est temps de renoncer à consommer, que le combat à mort contre le tabac c'est ici et maintenant ou jamais. On souhaite que le message soit fort, incontournable et dans la mesure du possible, particulièrement marquant, et ce au risque que l'on se détourne des images plutôt que de la réalité, à savoir que l'on poursuive sa consommation en faisant l'autruche... L'esthétique ça compte, certes, mais on en a trop vu, ou pas assez, d'images, à avoir envie de fermer les yeux et ne les ouvrir qu'une clope au bec en se concentrant uniquement sur le plaisir qu'on en retirera, au diable la mortalité qui y est alors associée... Certains savent affronter l'imagerie sombre et crépusculaire, mais ont fini par en perdre leur sensibilité. Plus rien ne les touche. Ils en ont trop vu. Plus rien ne les atteint, rien de rien, de ce côté-ci du moins. Ou alors le ressenti se joue à un autre niveau que la peur d'y passer. Les images de mort n'impriment plus un cerveau dont la mémoire immédiate sélective a choisi un autre camp que celui de la noirceur... D'autres enfin ne veulent plus voir ou entendre parce que ne veulent tout simplement pas stopper leur consommation. Les images et les corps meurtris les touchent certainement, mais l'envie et le besoin sont plus forts. Allez va pour une dernière clope pour la route, et une première à l'arrivée qui sera suivie de quelques autres... On a tout tenté pour décourager les fumeurs, mais rien n'y a fait, même pas la prohibition totale, suite logique de toutes les mesures restrictives et d'une augmentation des prix qui réservait alors le produit aux plus riches et appauvissait un peu plus les usagers précaires. On



**« Résister coûte que coûte à l'appel de la fiole d'éthanide\*, c'est commencer une nouvelle journée avec un défi lancé à ma volonté... »**

a même tenté d'abandonner des malades qu'on n'a plus voulu soigner, les laissant crever comme des moins que rien sans mauvaise conscience. Les priorités sont allées aux victimes des drogues légales, accueillies, elles, à bras ouverts, c'est déjà ça Messieurs Dames... Dans cette affaire j'ai choisi personnellement d'observer comment une nouvelle génération de non-fumeur est en train de naître, sensibilisée en force aux dangers du tabagisme actif et passif... Pour ce qui est de mon abstinence, je la réserve à un autre produit, un de ceux qui s'ingèrent mais ne se fument pas, c'est toujours ça de gagné...

Non, pas une seule gorgée aujourd'hui, rien de rien, pas même une goutte sur le doigt pour le goût et pour rassurer le corps et l'esprit en mode : t'en fais pas mon gars je suis toujours dans les parages et ne vais pas te lâcher de sitôt. Résister coûte que coûte à l'appel de la fiole d'éthanide\*, c'est commencer une nouvelle journée avec un défi lancé à ma volonté en espérant qu'elle ait la force de tenir debout et qu'elle ne se laisse pas impressionner par les discours ambiants des fournisseurs qui invitent simplement à une modération présentée comme une norme pour être sûr qu'on ne décroche pas et qu'on n'aille pas voir ailleurs pour de bon... Le manque d'alcide\*, substance que contient l'éthanide en complément de l'éthanol, il se manifeste par une sensibilité accrue à la lumière mais aussi par des bouts oubliés du vécu de la veille qui ne se rappellent plus à ton bon souvenir. Cachez-moi ce soleil que je ne saurais voir et allez m'acheter des carnets, que je note au plus vite ce que j'ai pensé et réalisé aujourd'hui pour y revenir demain et reprendre le cours de mes pensées et de mes actes. On n'a qu'une vie et je compte bien la ressasser tous les jours un peu plus pour ne surtout pas passer à côté... Concernant le manque d'éthanol, on peut compter sur lui pour nous balancer, entre autres, et en flux continu, des crampes d'estomac, des tremblements et des grosses suées. Le produit n'a pas choisi le plus discret comme symptômes tant qu'à faire autant que ce soit clair et que ça se sache au plus vite pour lancer l'alerte et inviter à y retourner de ce pas. La came elle sait se faire apprécier à l'occasion, mais elle sait aussi, pour certains comme moi, se



**« ... je contemple de loin les affres de l'addiction et leur font un petit doigt d'honneur, pas bien méchant... »**

rendre indispensable. Elle me fait payer le manque pour que dans la foulée le goût du reviens-y soit prégnant, non pas pour m'encourager à être bien ou mieux, mais simplement pour ne plus que je sois mal... Il est des usages dont le seul plaisir qui nous reste est le soulagement du manque, et ce n'est pas négligeable croyez-moi Messieurs Dames il y a de quoi faire le bonheur de beaucoup d'entre nous... Ce qui est bon dans l'envie d'uriner, et qui permet de supporter la douleur, c'est de savoir que l'on va pouvoir se soulager à un moment ou à un autre. Mais imaginez une seconde que ce ne soit plus possible de vider sa vessie, et vous aurez une idée de ce que le cerveau encaisse pendant le manque... Je vous laisse faire travailler votre imagination et méditer sur cette métaphore loin d'être la plus poétique j'en conviens... Quoiqu'il en soit, ce ne sera pas pour aujourd'hui que je replongerai dans la bassine d'éthanide. La douleur n'est pas suffisamment forte pour que je me laisse tenter, alors je contemple de loin les affres de l'addiction et leur font un petit doigt d'honneur, pas bien méchant, juste histoire de les narguer vite fait ou ni vu ni connu. Ce sont toujours quelques heures de gagner à chercher comme on peut à faire diversion. Dans ma tentative de reprise de contrôle de ma consommation, je dois en passer peut-être par une abstinence totale pour que les bons souvenirs s'effacent et que le deuil puisse se faire avant d'y revenir par petites touches si j'en suis capable, ou plus du tout. Tout compte fait qu'est-ce que j'ai à y gagner dans un camp comme dans l'autre j'ai toujours un peu la sensation de m'être fait voler...

\* L'éthanide et l'alcide sont des drogues de fiction

*Thibault de Vivies*



**[www.revuedopamine.fr](http://www.revuedopamine.fr)**

contact :

[thibault.devivies@drogbox.fr](mailto:thibault.devivies@drogbox.fr)